



Antiquités assyro-babyloniennes

Jean Bottéro

Citer ce document / Cite this document :

Bottéro Jean. Antiquités assyro-babyloniennes. In: École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1977-1978. 1978. pp. 107-164;

https://www.persee.fr/doc/ephe_0000-0001_1977_num_1_1_6377

Fichier pdf généré le 18/05/2018

ANTIQUITÉS ASSYRO-BABYLONIENNES (*)

Directeur d'études : M. Jean BOTTÉRO

Au cours de la *première conférence* nous avons commencé la révision des documents, presque tous difficiles, que E. EBELING avait transcrits, traduits et commentés, il y a près d'un demi-siècle, dans son *Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babylonier* (1931) : un certain nombre peuvent être, aujourd'hui, compris bien mieux qu'il n'avait fait, et tous valent l'effort de les étudier de près.

*
* *

Le texte que, depuis deux ans, nous avons pris pour sujet de notre *deuxième conférence*, est appelé couramment l'*Épopée d'Erra* (citée ici *l'Épopée*, le *Poème*, ou *Erra*) (1). C'est en effet un long poème, de style élevé, où le merveilleux enveloppe le réel et le transfigure, et dont le but apparent (voir p. 163s) est la glorification, par le rappel de ses prouesses, d'une personnalité divine qui a pour nom Erra.

Après plus d'un siècle que les premiers fragments de cette œuvre nous ont été révélés (G. SMITH, *The Chaldaean Account of Genesis*, 1875, p. 123 s), et en dépit de nombreuses trouvailles, effectuées aussi bien dans le fonds ninivite de la bibliothèque d'Assurbanipal que dans ceux exhumés à Assur, puis à Sulţantepe, voire ailleurs, grâce à quoi le nombre de nos manuscrits se monte aujourd'hui à la quarantaine (L. CAGNI, *L'Épopée*

(*) Programme de l'année 1976-1977 : I. Révision des documents publiés par E. EBELING dans son volume *Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babylonier*. — II. *L'Épopée d'Erra* (tablettes III-V).

(1) Autres abréviations selon le code usuel (R. BORGER, *Handbuch der Keilschriftliteratur*, II, 1975, p. XI et s. *Annuaire 19.-19..*, cite les précédents volumes du présent *Annuaire*. Les références au texte de l'*Épopée* seront données en caractères gras, les chiffres romains renvoyant aux tablettes et les arabes aux lignes.

di Erra, 1969 — cité ici CAGNI —, p. 13 s et 47 s; aussi, du même, en 1970 : *Das Erra-Epos, Keilschrift*), nous n'en avons pas recouvré encore la teneur intégrale (laquelle devait compter autour de 700 vers) : seules sont pratiquement intactes les tablettes I (192 vers), IV (150 vers) et V, la dernière (61 vers); de la II^e et de la III^e, qui pouvaient faire chacune de 150 à 180 vers, il ne nous reste au plus, en lambeaux désunis (trois : **a**, **b** et **c**, pour II; et quatre : **a**, **b**, **c** et **d**, pour III), que la moitié intelligible ou utilisable (2).

Nonobstant cette grosse lacune, on peut se faire une idée assez cohérente du tout : témoin la dernière édition critique de CAGNI, qui résume fort bien les progrès antérieurs dans l'intelligence de l'*Épopée* (p. 13 ss) et qui a fondé tout notre travail. Par delà le texte lui-même, son mot à mot, son analyse philologique, nous cherchions à comprendre à quoi il devait répondre dans l'esprit de ses auteurs et usagers, quel type de vision des choses il représentait à leurs yeux, et quelle pouvait être, en somme, sa signification foncière, *pour eux*. Pour tenter de répondre, autant que faire se pouvait, à de telles questions, difficultés et incertitudes ne nous ont point manqué. Mais l'œuvre en valait la peine : c'est assurément l'un des plus beaux et vigoureux poèmes, et d'une très grande richesse de sens, qui nous soient restés de la production littéraire en Mésopotamie ancienne, en même temps, sans doute — puisque, nous le verrons, elle n'a pas dû voir le jour avant le premier tiers du I^{er} millénaire (p 147.) —, que la dernière grande construction « mythologique » que l'on y ait élaborée et publiée (p. 158s).

1. L'ŒUVRE.

Avant d'en suivre le fil, il convient d'y souligner d'abord un trait particulier, qui s'explique peut-être par sa production plus

(2) En dépit du nombre de ses témoins (dont aucun n'est antérieur au VIII^e siècle), le texte d'*Erra* paraît avoir conservé une unité assez remarquable, ce qui pourrait être invoqué, également, en faveur d'une date de composition assez voisine de nos manuscrits (voir p. 143 ss). Sans parler des menues variantes (ainsi *qarrâdu* pour *qurâdu*, en I : 76; *rubû* pour *bêlu rabû* en IV : 36, et surtout — voir p. 118. n. 9 — *pi-te-e* pour *ši-bé-e* en I : 136), ou fautes et omissions vénielles (I : 75; 126; III c : 37', etc.), il faut tout de même souligner le déplacement de quelques vers (I : 161; IV : 125s : voir les nn. 12, p. 119, et 22, p. 132), et l'insertion, çà et là, de manières de redondances, ou de gloses (I : 27?; 117s; IV : 45-48; 94), imprimées ici en corps plus petit.

récente ⁽³⁾. A la différence des autres épopées et récits mythologiques, où l'action est plus ou moins *racontée*, les échanges de vues entre les acteurs n'en constituant qu'un élément second, ici, l'énarration proprement dite tient une place exiguë : y sont consacrés, en tout et pour tout, une cinquantaine de vers (I : 45; 93; 126 s; 190; II a : 10 [...]; II b : 18'-22'; 26'-44'?; II c : 7-10; III a : 1 s [...]; IV : 128 s; 139-V : 3; V : 20-22). A part quoi, pour ne point parler du Prologue (I : 1-44), lui aussi, du reste, déclamé, mais par l'auteur, le texte entier est fait de *discours*, à peine coupés et enchaînés, çà et là, de quelque une de ces chevilles traditionnelles d'un ou deux vers (ainsi I : 94; 100 s; 104 s; 126; 129 s; 163 s; 168 s; 179 s etc.; comp. Fr. SONNECK, *Die Einführung der direkten Rede...*, dans *ZA*, XLVI, 1940, p. 225 ss; et K. HECKER, *Untersuchungen zur akkadischen Epik*, 1974, p. 174 s), comme s'il s'agissait d'un interminable dialogue, dont certaines répliques paraissent en vérité démesurées (140 vers, d'un trait, sur la bouche d'Išum en III d : 3-IV : 127). C'est dans et à travers ces discours que nous sont livrés, d'une manière oblique et allusive, presque tous les progrès de l'action. Mais le laconisme souvent excessif des paroles, les sous-entendus nombreux dont la portée, maintes fois, nous échappe, l'ignorance où nous sommes du monde de conceptions, et peut-être surtout d'événements et de souvenirs où se trouve enraciné le *Poème* (voir p. 143 s), se conjuguent pour nous rendre plus d'une fois malaisée, voire incertaine, au moins dans le détail, la reconstitution de sa trame.

(3) Un autre trait peut-être imputable au goût du temps, et qu'en tout cas on doit enregistrer, est la mention en clair, vers la fin du *Poème*, du nom et du patronyme de l'auteur (V : 42; *Kabti-ilī-Marduk*, lequel, à en croire la liste des grands *Apkallu*, citée plus avant, p. 147, devait être un lettré illustre. Avec la *Théodicée*, où l'écrivain a utilisé l'acrostiche pour décliner son identité (*BWL*, p. 63), c'est à ma connaissance la seule œuvre littéraire, en Mésopotamie, je ne dis pas dont nous puissions identifier l'auteur (voir à ce sujet, W. W. HALLO-J. VAN-DIJK, *Exaltation*, p. 1 s, et surtout W. G. LAMBERT, *JCS*, XI, 1957, p. 1 s; et XVI, 1962, p. 59 s — notamment, pour *Erra*, p. 64 s — III : 1 s et p. 70 b s), mais dont l'auteur lui-même ait tenu à se faire connaître comme tel au cours de son œuvre. Dans l'*Enûma eliš* (VII : 157 s; voir *Annuaire 1975-1976*, p. 113), il est seulement fait mention d'un vague « Ancien » (plus avant, n. 38, p. 162).

On peut également noter que, dans *Erra*, les répétitions de passages entiers, si remarquables en d'autres pièces analogues, et en particulier dans l'*Enûma eliš* (*Annuaire* cité, p. 90, 92), font à peu près totalement défaut (comp. K. HECKER, *Untersuchungen...*, p. 154 et n. 1).

De cette dernière, et c'est ce qui explique (voir aussi plus loin, p. 157 ss) qu'on l'ait souvent appelée aussi le *Mythe d'Erra*, tous les personnages sont des dieux. La plupart n'y sont qu'à peine mentionnés, en des contextes parfois obscurs (tels Šamaš et Sîn dans **II b : 7 s**), ou alors pour rapporter d'eux des traits qui n'intéressent pas directement le progrès de l'action (ainsi les divinités « techniciennes » de **I : 155-159** etc.). Un tout petit nombre, seulement, y intervient en personne pour la faire avancer.

Dans les quelques passages où Éa y prend part (**II b : 5's ; 9' ; 16' ; et II c : 18'** notamment), il ne semble guère jouer que les utilités. Marduk, par contre, tient une place en vue, au moins dans la première partie du *Poème*. Son nom seul apparaît quelquefois (**I : 168 ; cf. II b : (5!) et 37 ; II c : 17 ; III c : 43 ; 56**), mais on y a volontiers accolé ⁽⁴⁾ un titre de souveraineté : « Grand Seigneur » (*bélu rabû* ; **IV : 36** — voir p. 108, n. 2), « Prince » (*rubû* ; **I : 122 s ; 164 ; 181 ; 188 ; 190 ; II b : 16' ; peut-être 37' ; III c : 52 ; IV : 1 ; 36 ; 45**) et surtout « Roi des dieux » (*šar ilî* ; **I : 124 ; 126 ; 129 ; II b : 46 ; 53 ; II c : 31 ; III c : 44 ; IV : 2 ; 127**), et même « de l'Univers » (*šar gimri* ; **I : 150**). Ce dernier, sous une forme à peine différente, figure également en tête du *Poème* (*šar gimir dadmê* ; mot à mot : « Roi de l'universalité des lieux-habités », avec *banû kib[râti]* : « créateur des cont[inents] », les deux laissant entendre que le nom, ou tout au moins la figure de Marduk étaient évoqués dans la cassure qui suit. Le Marduk qu'*Erra* met en scène, c'est donc celui-là même de l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 78 ss) : unique souverain et suprême seigneur des dieux et des hommes (voir du reste **I : 131 ss et 170 ss**). Mais il ne joue ici, pour ainsi dire, qu'un rôle indirect : c'est en acceptant, après discussion, de se retirer un moment de la scène (voir p. 152) qu'il rend possible le déroulement de la crise qui fait tout l'objet de l'*Épopée*.

Les véritables protagonistes de la pièce se regroupent autour du personnage d'*Erra*. C'est là une dénomination, d'origine peut-être populaire, et connue depuis l'époque d'Accad, du souverain de l'Enfer : Nergal (comp. J.-J.-M. ROBERTS, *The Earliest Semitic Pantheon*, 1972, p. 21 ss, et *JCS*, XXIV, 1971, p. 11 ss ; E. von WEIHER, *Der babylonische Gott Nergal*, 1971,

(4) Sur ces épithètes itératives, caractéristiques du style épique notamment, voir H. HECKER, *op. cit.*, p. 161 ss.

p. 41, 51 et *passim*; W. von SODEN dans *ZA*, LXV, 1976, p. 279 s.; sur le personnage, voir aussi *Annuaire 1971-1972*, p. 97 ss, et 1972-1973, p. 101 s), lequel, du reste, se montre par deux fois sous son vrai nom ici (**III c : 31'** et **V : 39**), avec mention de sa parèdre *Mami* (**I : 20** ; E. von WEIHER, *op. cit.*, p. 63) et de son temple *É-meslam* (**II c : 8'** et **V 22**; *op. cit.*, p. 6 ss). Comme ailleurs, et telle est peut-être la raison du choix de ce « surnom » d'Erra (art. cité de *JCS*, XXIV, p. 13 s), ce n'est point la qualité de souverain des Enfers et des Trépassés qui se trouve mise ici en avant, mais le caractère dangereux, belliqueux et meurtrier de ce dieu, provocateur et organisateur des grandes catastrophes, et surtout des grandes batailles génératrices de monstrueux carnages (*op. cit.*, p. 15; 29; 70, etc.; ici, plus avant, p. 150 s). De fait, à part une fois « Seigneur » (*bêlu*; **I : 102**), voire « Grand Seigneur » (*bêlû rabû*, **V : 39**; comme Marduk ci-dessus), et « Fils éminent d'Enlil » (*apil Enlil štru*; **II c : 7'**), ses épithètes itératives tournent toutes autour de la Guerre : il est le « Champion des dieux » (*qarrâd ilt*; **I : 5; 40; 130**), le « Champion » tout court (*qarrâdu*; **I 76**, variante; comp. aussi les substantifs apparentés : *qarrâdûtu* en **V : 32**, et *qurdu* en **I : 75** et **V : 60**), et surtout « le Preux » (*qurâdu*; seul dans **IV : 141** et **V : 17** — faute du copiste?; mais le plus souvent apposé à son nom : ainsi dans **I : 60; 76; 78; 92; 101; 124; 131; 163**, etc.). Entré en scène aussitôt après les invocations liminaires du Prologue (**I : 5**), c'est lui qui fait le plus de bruit d'un bout à l'autre du *Poème*, et qui y tient de toute évidence la place d'honneur (voir toutefois p. 163).

Comme pour mieux souligner sa qualité essentielle ici mise en relief, les acteurs qui le touchent de près sont eux aussi fortement typés sur le plan militaire. Les premiers ne jouent qu'un rôle modeste, et surtout dans le déclenchement de l'action : ce sont les Sept (aussi plus loin, p. 154), désignation d'un groupe de divinités mineures, connues ailleurs (*AGE*, p. 142 s; *WdM*, I, p. 124 s), tantôt comme débonnaires, tantôt, et c'est ici évidemment le cas — on le comprend d'emblée à leur présentation, dans **I : 29** ss — comme agressives et redoutables. Ils composent l'escorte militaire d'Erra (**I : 40** ss, etc.; et voir plus loin, p. 154), à la fois ses officiers et l'élite de ses troupes, ses « armes », comme s'exprime le texte (*kakkê*; **I : 44; 98; III c : 26**; et comp. **I : 7** et **17**; cf. encore, même p. 154). Aussi leur nom est-il constamment accompagné du titre de « Champions incomparables » (*qarrâd lâ šanân*; **I : 8; 18; 23; 97**, etc.).

Au-dessus de ces spadassins, un dernier personnage tient une place si éminente dans l'*Épopée* que nous aurons à nous demander (p. 163) si, dans l'esprit de son auteur, il n'en était pas, *de facto*, le véritable héros : Išum, dont le nom, attesté depuis l'époque d'Accad, est vraisemblablement celui d'un ancien dieu du Feu (J.-J.-M. ROBERTS, *op. cit.*, p. 40; ici, plus loin, p. 160 et n. 37). Il avait été identifié plus tard, notamment, à une antique divinité sumérienne, *Hendursagga* (*WdM*, I, p. 91; D.O. EDZARD-Cl. WILCKE, *Die Hendursanga-Hymne*, p. 139 ss de *Kramer Anniversary Volume*, 1976), sous le nom de laquelle il apparaît ici une fois (I : 2; et voir p. 160). On avait fait de lui le « lieutenant » (*sukkallu* — voir n. 5, p. 114) de diverses divinités (comp. I : 108 et III c : 54'), mais principalement de Nergal (voir plus loin, p. 154). C'est le rôle qu'il joue ici, mais avec le titre plus spécifiquement militaire de « Capitaine » (*âlik mahri* : mot à mot : « qui marche en avant »), aux ordres d'Erra en personne (I : 105; III c : 39; IV : 137; V : 13 et 46; comp. aussi 39); une fois, « le Champion » : *qurâdu*, dans V : 39; et une autre : le « Conseiller » — *mâliku* — d'Erra (dans V : 41). C'est de ce dernier qu'il reçoit les consignes pour organiser les combats (I : 9 s; 94 s; II c : 11' s; III c : 24' s; IV : 138 s) et il en est l'interlocuteur principal.

*
* *
*

2. LE TEXTE TRADUIT.

Le jeu que mènent ces personnages, l'intrigue de la pièce et son développement, mieux vaut, comme nous l'avons fait à renfort d'analyse philologique, discutant et justifiant nos choix sémantiques et nos traductions, au cours de notre étude, les suivre en la lisant de près, seule chance d'en percevoir mieux les progrès, les nuances, les subtilités, voire les secrets et les ombres. Pour éviter, dans la traduction que voici, des commentaires oiseux ou infinis, on y intercalera quelques sous-titres qui doivent en marquer les principaux « moments », desquels les épisodes seront, à leur tour, simplement isolés par des blancs. Quant aux passages trop mal conservés pour qu'une traduction en soit raisonnable, ou même intelligible, on les résumera, sans plus, quitte à en citer les morceaux compréhensibles et qui paraissent importants. Sont mis entre parenthèses quelques mots ou particules qui ne figurent pas dans l'accadien

(dont la syntaxe est beaucoup plus élémentaire que la nôtre, et volontiers parataxique), mais qui peuvent en éclairer le sens. K. HECKER (*Untersuchungen...*, p. 114 notamment) a souligné l'extrême difficulté que nous éprouvons à découper les vers dont la longueur dépasse la normale : il y en a un certain nombre dans *Erra*, et, par prudence, il était préférable, au moins en bonne règle, de suivre CAGNI.

I

1. *Prologue : introduction des acteurs.*

- 1 [Gloire? à *Marduk*?, le R]oi de l'Univers, le Créateur du Mo[nde]!
[Et louange? à] *Hendur-sagga*, le prem[ier] fils d'*Enlil*,
Porteur de la noble houlette, Pasteur des Têtes-noires, Berger
[des hommes],
Išum, fameux Égorgeur, dont les mains sont si bien faites pour
[brandir ses armes déchaînées
- 5 Que s'il fait flamboyer son épée terrifiante, (même) *Erra*, le
[Champion des dieux, tremble sur place!
- (Ce même *Erra*), lorsque son cœur le pousse à guerroyer,
Donne-ordre à ses Armes : « Oignez-vous de venin meurtrier! »;
Aux Sept, Champions incomparables : « Équipez-vous de vos
[armes! »;
- Et à toi-même (*Išum*), il dit : « Je veux partir en campagne :
10 Sois Torche, afin qu'on y voie clair!
Sois Capitaine, pour que les dieux [te suivent?]
Sois Glaive, pour que l'Égorgeur[accomplisse un carnage?]! »
- Debout, *Erra*! Quant tu saccageras la terre,
Que ton âme sera rayonnante et réjouit ton cœur!
- 15 (Mais) *Erra* a ses bras four[bus], comme ceux d'un exténué :
Il se demande : « Me lèverai-je? (Ou bien) resterai-je allongé? »
(Et) il donne-ordre à ses Armes : « Demeurez au rancart! »;
(Et) aux *Sept*, Champions incomparables : « Rentrez chez
[vous! »
- Tant que, toi-même, tu ne le tireras pas (du lit), allongé en sa
[chambre,
- 20 Il (restera à) faire l'amour avec son épouse *Mami*,
En-gi₆-dudu ⁽⁵⁾, Seigneur-qui-fait-sa-ronde nocturne, gardant
[l'œil sur (ce) Prince,
Lui qui surveille avec faveur hommes et femmes, et (les) fait
[rayonner (de plaisir), comme le jour!

(5) L'épithète sumérienne *En-gi₆-du-du*, immédiatement traduite ici en accadien (comme *Dim-kur-kur-ra* en IV : 2; voir n. 17, p. 127), est tirée du nom

- Des *Sept*, Champions incomparables, tout-autre est le caractère-
[divin;
- Leur nature est différente : ils sont pleins de terreurs!
- 25 Qui les voit est épouvanté : leur haleine est mortelle!
Les hommes ont trop peur d'eux pour les! approcher!
— O Išum, barricade la porte devant eux ! —
- (Car) lorsqu'*Anu*, Roi des dieux, eût fécondé la *Terre*,
Elle lui mit-au-monde sept dieux, qu'il appela *Les Sept*.
- 30 Quand ils se présentèrent à lui pour qu'il arrêtât leur destin,
Appelant le premier, il lui donna (cet) ordre :
« Où que tu ailles [faire ra]ge, sois sans rival! »;
Il dit au second : « Brûle comme le Feu, flambe comme la
[[f]lamme! »;
Au troisième il commanda : « Prends les traits d'un lion, et qui
[te voit défaille! »;
35 Il dit au quatrième : « Au brandir de tes armes déchaînées, que
[croule la Montagne! »;
Au cinquième il dit : « Souf[fle] comme le vent, surveille
[l'horizon! »;
Au sixième, il commanda : « Déambule de haut en bas, sans
[épargner personne! »,
(Et) le septième, il le chargea de venin de Dragon : « Abats
[(toute) vie! » (lui dit-il)!
- Une fois qu'*Anu* eût arrêté leur destin à tous sept,
- 40 Il en fit don à *Erra*, Champion des dieux : « Afin (,dit-il,) qu'ils
[t'escortent :
Si, la rumeur des habitants du monde te devenant pénible,
Tu te sentais-porté à faire une hécatombe,
A massacrer les têtes-noires et abattre les animaux,
Ils seront ton armée déchaînée, et ils t'escorteront! ».

du « veilleur de nuit » (*lúgis-du-du*; comp., par ex., le texte aB : *UP V*, n° 100 — pl. XLIII — IV : 26). Appliquée çà et là à plusieurs personnages divins, souvent de second rang (*Šulak* dans *KAR*, 58 : 45; et *Nusku* — la Lampe ! —, *ibid.* : rev. 1), elle l'est à *Nergal* dans *IV R*, 24, n° 1 : 42 s — bilingue. Ici, et sans doute parce que l'auteur tenait à souligner, comme il le fait ailleurs — voir p. 160 et n. 37 — l'étroit rapprochement de ce dieu avec son « Capitaine », elle s'entend d'*Išum* (lequel la reçoit également, mais sous son nom de *Ĝendur-sagga*, dans *Afo*, XIX, 1959 s, p. 117 : 21) : incarné dans la Lumière nocturne de la Lampe (*Nusku*, ci-dessus; proche du dieu du Feu : *Annuaire 1976-1977*, p. 107, n. 6), il est présenté ainsi comme surveillant les amants (22), et *a fortiori*, puisqu'il en est le *sukkallu* (c'est-à-dire à la fois le « lieutenant », le compagnon inséparable, le « page », l'« écuyer » et le « valet de chambre »), son propre maître au cours de ses occupations amoureuses (21), dont tout le monde savait qu'elles avaient besoin d'une protection surnaturelle. C'est aussi pour remplir son rôle qu'*Išum* aura à « tirer » *Erra* « de son lit » (19).

2. *Erra est poussé par les Sept à entreprendre la guerre.*

- 45 Eux (donc), se déchaînant et agitant leurs armes,
S'adressent à *Erra* : « Lève-toi! Tiens-toi debout!
Pourquoi demeures-tu en ville, tel un vieillard chétif?
Ou, comme un bébé impuissant, reste-tu à la maison?
Pareils à des non-combattants, mangerons-nous le pain en
[femmes?
- 50 Aurions-nous-peur? Tremblerions-nous, comme si nous igno-
[rions la guerre?
Pour des hommes, partir en campagne, c'est la vraie fête!
Qui reste en ville, fût-il prince, ne saurait manger à-sa-faim!
Flétri par les on-dit de ses concitoyens, tenu pour peu de chose,
Pourra-t'il jamais tendre la main au combattant?
- 55 Quiconque reste en ville, si déployée soit sa force,
Comment l'emporterait-il en rien sur un guerrier?
Le meilleur pain de ville ne vaut pas la galette-sous-la-cendre,
La plus douce bière-allégée ne vaut pas l'eau des outres,
- Le palais (sur) terrasse ne vaut pas l'abri [de campagne]!
- 60 Pars en guerre, ô *Erra* le Preux, va frapper de tes armes!
Fais tant de bruit qu'on en tremble partou[t]!
Qu'en l'apprenant, les *Igigi* exaltent ta gloire!
Qu'en l'apprenant, les *Anunnaki* redoutent[t] ton renom!
Qu'en l'apprenant, les dieux se courbent sous ton joug!
- 65 Qu'en l'apprenant, les souverains se prosternent à tes pieds!
Qu'en l'apprenant, les pays t'[app]ortent le[ur] tribut!
Qu'en l'apprenant, les [di]ables se [reti]rent d'[eux]-mêmes!
Qu'en l'apprenant, les puissants se mord[ent les lèvres] (,d'in-
[quiétude]!)
Qu'en l'apprenant, les monts escarpés [rabai]ssent [leur] som-
[[met], de peur!
- 70 Qu'en l'apprenant, les mers houleuses détruisent [leur] pr[oduit],
[dans leur tr]ouble!
Que la fûta[ie] soit brisée, [e]n la [fo]rêt puissante!
Que dans l'[i]mpénétrable cannaie soient ar[ra]chés les roseaux!
Que les hommes, terrorisés, modèrent le[ur] rumeur!
Que les [an]imaux, effrayés, retombent en poussière,
- 75 Et qu'à ce spectacle, les dieux, tes pères, glorifient t[a] vaillance!
Pourquoi, *Erra* le Preux, as-tu lai<ss>é le champ (-de-bataille)
[pour demeurer en ville?
(Du coup, même) les bêtes, domestiquées et [sa]uvages, nous
[méprisent]!

- Nous devons-te-parler, *Erra* le Preux, notre discours te fû[t-il
[p]énible :
- 80 Avant que la Terr[e] soit devenue trop forte pour nous,
Sans-doute prendras-tu-garde à nos paroles!
Fais (donc) une faveur aux *Anunnaki* [é]pris de calme,
Eux qui, du fait de la rumeur humaine ne peuvent plus dormir!
Les animaux inondent la [ter]re-arable, (source-de-)vie pour le
[pays,
(Et) les paysans pleurent [am]èrement sur [leurs récoltes?];
85 Lions et loups abatt[ent] les tr[ou]peaux,
(Et) les bergers, jour et nuit, sans dormir, t'implore[nt] pour
[leur bétail!
Et nous, qui connaissions les passes des montagnes, nous (en)
avons oub[lié les ch]emins!
La toile des ar[ai]gnées s'est tiss[ée] sur notre attirail de cam-
[pagne;
Notre bon arc s'est rebellé, (devenu) trop du[r po]ur nos for[ce]s;
90 La point[e] acérée de nos flèches s'est émoussée,
Et, de ne plus égorger, no[tre] glaive s'est cou[ve]rt de rouille! »

3. *Erra se décide à faire la guerre, malgré les objections*
[d'*Išum*.

- Lorsqu'il les eût ouïs, *Erra* le Preux,
Les propos tenus par les *Sept* le délectèrent comme un o[nguen]t
[surfin.
- 95 Ayant donc ouvert la bouche, il s'adressa à [*Išum*] :
« Pourquoi, après avoir entendu (tout cela), de[meures-t]u en
[silence?
Ouvre-moi le chemin, que je parte en campagne!
Enrô[le]? [la troupe? des] *Sept*, Champions incomparables;
Fais march[er] avec moi mon armée déchaînée,
Et toi, mon Capitaine, suis-moi! »
- 100 (Mais) [*Išum*] lorsqu'il eût [en]tendu [c]ette (apostrophe),
Fut-sai[si] de pitié, et [d]it [à *Erra* le Preux] :
« Seigneur *Erra*, pourquoi as-tu tra[mé du m]al contre les dieux?
Saccager les pays, anéantir [leurs populations] :
(Voilà) le [ma]l qu'ir[révocablement] tu as tramé! ».
- 105 Ayant [ou]vert la [bouche], *Erra* prit-la-parole
Et s'adressa (en ces) [termes] à *Išum*, son Capit[ai]ne :
« Ta[i]s-toi, *Išum*! Écoute mes paroles
Touchant les habitants du monde, pour qui tu as demandé
[grâce,
O Capitaine divin, sage *Išum*, aux av[i]s excellents!
Au ciel, je suis l'Autochs; sur terre, le Lion;

- Le Roi des dieux, ayant ouvert la bouche, prit la parole
130 Et adressa (ce) discours à *Erra*, le Champion des dieux :
 « *Erra* le Preux, touchant l'opération que tu as parlé de faire,
 (Sache que déjà) autrefois, pour avoir quitté ma résidence à
 [la suite d'une colère,
 J'ai provoqué le Déluge!
 A peine avais-je quitté ma rési[d]ence, le Lien ⁽⁹⁾ du Ciel et
 [de la Terre se défit :
 Le Ciel (en) ayant été ébranlé, des [étoi]lles du Ciel la position
 [changea,
 Sans qu'elles pussent reprendre leur place;
135 L'*Irkallu* (-infernale) ayant bronché, le produit des sillons
 [s'amenuisa,
 Rendant désormais difficile la subsistance;
 Le Lien ⁽⁹⁾ du Ciel et de la Terre s'étant défit, la Nap[p]e-
 [souterraine diminua
 Et le niveau des eaux descendit!
 A mon retour, je vis (comme) il était malaisé de (tout)
 [raccommoder ⁽⁹⁾!
 Le croît des êtres-vivants avait baissé, et je ne pus le restaurer
 Sans me [char]ger en personne, comme un paysan, de leur
 [(ré)ensemencement!
 Je fis donc (re)construire (mon) Temple, pour m'y (ré)installer.
140 (Or,) ma Précieuse-Image, maltraitée par le Déluge, avait son
 [aspect terni :
 Pour faire (re)briller mes tra[i]ts et nettoyer ma tenue, je fis-
 [appel au Feu;
 Lorsqu'il eut achevé son travail et fait resplendir ma Précieuse-
 [Image,
 (Et) que, m'étant coiffé de ma Couronne impériale, je fus revenu
 [à ma place,
 Mes traits étaient altiers, et mon regard formidable!

11), c'était un petit sanctuaire voisin, voué à Šarpanit, parèdre de Marduk (comp. Th. BAUER, *Assurbanipal*, II, p. 49, n° 3 : rev. 12), L'énorme ziqqurrat est présentée ici comme renvoyant sur le plus petit édifice la lumière qu'elle recevait du soleil (image de Šarpanit qui tenait de son Seigneur et Maître tout son rayonnement) : ainsi la Couronne du Souverain illuminait-elle tout, alentour.

(9) En dépit de la critique de CAGNI (p. 187, n. 142) et de la réserve de W. VON SODEN, dans son *AHw*, où — p. 1247 *b* — pour I : 182, il ne reconnaît que *šiptu* « châtiment », (sans du reste citer I : 133; 136 et 170) et, pour 136 *b*, que *šebû* « rassasier » — p. 1207 *a* —, nous nous en sommes tenus à la conjecture de B. LANDSBERGER (pourtant omise dans *JCS* XXVII, 1975, p. 82 ss), in J. ARO, *StOr*, XXIII, 1958, p. 25 : elle paraît solide et offre un sens bien meilleur, et cohérent (voir plus loin p. 137, n. 28). Il est clair que la variante *pi-te-e* du manuscrit S, de Sulţan-tepe, au lieu de *ši-bé-e* en 136 (CAGNI, p. 72, 136, et ci-dessus, n. 2, p. 108), est une *lectio faciliior*.

- 145 Les hommes qui, échappés au Déluge, ont-été-témoins de cette
 [opération exécutée,
 Te laisserai-je tirer tes armes pour (en) anéantir la descen-
 [dance ⁽¹⁰⁾?
 Ces (fameux) Techniciens, après les avoir fait descendre en
 [l'*Apsû*,
 Je n'en ai (jamais) ordonné la remontée.
 (Et) quant à (la réserve du) Bois-précieux ⁽¹¹⁾ et de l'Ambre-
 [jaune,
 J'en ai changé-la-place, sans révéler à personne (le
 [nouvel emplacement)!
 Alors, pour cette opération dont tu as parlé, *Erra* le Preux,
 150 Où (trouver) ce Bois-précieux, chair des dieux, réservé au Roi
 [de l'Univ[ers],
 Noble essence, ramure sublime, appropriée à la Souveraineté,
 Dont les racines, (sous) cent lieues d'eau, en la Mer immense,
 Atteignent le tréfonds de l'*Arallû* (-infernale),
 (Et) dont la frondaison, là-haut, rejoint le Ciel [d'*Anu*]?
 154 Où le saphir? limpide, que j'ai mis de côté [...]?
 161 ⁽¹²⁾ Où les gemmes de choix, nées de la Mer immense, et résér-
 [vées à ma Couronne?
 155 Où *Nin-ildu*, chef-menuisier de ma Majesté-suprême,
 Porteur de l'herminette étincelante, et qui a su [...],
 Qu'il m'avait placé(e) sous les pieds, [après] l'avoir rendu(e)-
 [brillant(e) comme le jour?
 Où le Fabricateur des dieux et des hommes, *Guškin-banda*,
 [aux mains [saintes]?
 Où *Nin-a-gal*, porteur du marteau et de l'enclume,
 160 Qui laminait comme de la peau le cuivre résistant
 (Et) modelait le four[niment (de ma Précieuse-Image)]?
 162 Où les sept [*Ap*]kallu de l'*Ap[s]û*, Carpes saintes,
 Qui, pareils à *Éa*, leur maître, ont été adornés d'une ingé-
 [niosité extraordinaire,
 (Et) qui m'avaient gardé le « corps » pur?
 163 Lorsqu'il l'eût [en]tendu, *Erra* le Preux, [deb]out?,
 [Ou]vrit la bouche et s'adressa au Prince *Marduk* :

(10). Une variante, apparemment moins vraisemblable, met la phrase à la première personne (CAGNI, p. 72¹³⁸), comme si Marduk se défendait de devoir (par lui-même, ou en laissant agir Erra ?), éliminer les successeurs et émules des Techniciens antiques qui avaient réussi le premier « nettoyage ».

(11) Il s'agit d'une essence particulière, le *mêš/sû*, que l'on entend généralement du « micocoulier » (E. Löw, *Flora der Juden*, III, p. 416 s et *AHW*, p. 647 a). Pour l'Ambre-jaune, traduction d'*elmešu*, proposée par B. LANDSBERGER, voir *Festschrift W. Baumgartner*, 1967, p. 190 ss.

(12) C'est ici qu'il faut réinsérer 161, déplacé par erreur.

165-167 : *la réponse d'Erra, est presque entièrement perdue. Le peu qu'il en subsiste laisse entendre qu'il se fait fort de procurer le matériel nécessaire à la remise en état de la Statue. C'est pourquoi Marduk fait une autre objection :*

168 [Mar]duk, lor[squ']il [eût entendu] cette (réponse),
[Ouvr]it la bouche et s'adre[ssa] à *Erra* [le Preux]:

170 « Si je quitte ma résidence, le Lien ⁽¹³⁾ [du Ciel et de la Terre]
[se défera,

(Et) les [Ea]ux monteront [dévast]er la [t]erre;

Le clair [jo]ur [tournera] en té[nèb]res;

La [Temp]ête se lèvera, [occultant?] les étoiles du Ci[el];

Le [Vent-] mauvais soufflera, qui [voilera] le regard aux hommes
[en vie;

175 Les [di]ables monteront (de l'Enfer) et [...] s'emparera de [...]:
Et [qui donc], désarmé, [pourra tenir] contre eux?

Les *Anunnaki* monteront (de l'Enfer) abattre les vivants :
Qui les repoussera [avant que] je m'équipe de mes armes? »

Erra, ayant entendu ce (discours),

180 Ouvrit la bouche et s'adressa au Prince *Marduk* :

« Prince *Marduk*, en attendant que tu réintègres en personne
[ce Temple,

Et que, le Feu ayant nettoyé ta tenue, tu reprennes ta place,
Jusqu'au bout je gouvernerai, tenant-ferme le Lien ⁽¹³⁾ du Ciel
[et de la Terre :

Je monterai au Ciel, donner-des-instructions aux *Igigi*;

Je [desc]endrai en l'*Apsû*(-infernale) m'occuper des *Anunnaki*;

185 Je renverrai au Pays-sans-retour, les diables sauvages,

Levant contre eux mes armes déchaînées;

Du Vent-mauvais je paralyserai les ailes, comme à un volatile!

(Et même), dans ce Temple, quand tu (le) réintègreras, Prince
[*Marduk*,

A la gauche et à la droite de ta Porte,

Je ferai s'accroupir, comme des bœufs, *Anu* et *Enlil!* ».

190 *Marduk*, lorsqu'il l'eût entendu,

Le discours prononcé par *Erra* lui parut-délectable!

5. *Marduk* parti, *Erra* semble s'occuper d'abord, comme il s'y était engagé, de porter remède au désordre de l'Univers (II a ?), puis au nettoyage de la Statue (II b).

II a

1 (Et) quand il eût quitté sa résidence in[accessible],

Il se dirigea vers la résidence des *Anunnaki*,

Pénétra dans son? [...] et se prés[enta] à eux]

(13) Voir la note 9, p. 118.

4-10 *très mutilé, fait allusion, semble-t'il au désordre qui se produit dans le monde (« éclat [du Soleil?] » qui « tombe » : 4; « tempêtes », « ténèbres » : 6; « eaux qui montent » : 8, etc. En la partie perdue qui suivait, et dont on ne peut mesurer l'importance — 20 ou 30 lignes? — Erra devait s'efforcer de stopper ces désordres de la Nature, puisque, dans la suite du Poème, elle semble fonctionner normalement.*

II b

1'ss *paraissent consacrés d'abord à la Statue et à la Couronne de Marduk (cette dernière est mentionnée en 2'; et son « éclat-numineux » en 5'). Après quoi apparaît « Éa », dans son « Apsû » (6' et cf. 9'). Tout se passe comme si Erra était allé lui demander son aide pour la remise en état de la Statue (mention de « cette opération » en 9), en essuyant un refus. A la fin, Erra, sur la bouche de qui était mis le passage, semble invoquer, mensongèrement (p. 153, n. 35), une mission que Marduk lui aurait donnée de tout ravager :*

14' « Il m'a [mandaté?] pour saccager les pays et supprimer le[urs]
[populations] ».

15' Le roi *Éa*, ayant bien-réfléchi, prononça (ces) paroles :

« Maintenant que le Prince *Marduk* est parti,

Ces(fameux) Techniciens, il n'[en] a pas ordonné la r[emontée].
Leurs images, que j'avais (fait) ériger parmi les hommes,

[Je les ai ...-ées] à *Erra* :

(Mais) là où nul dieu ne peut se rendre, pourront-ils s'approcher
[...]? »

(Or,) à ces(-fameux) Techniciens, il avait accordé un génie
[étendu,

Et il les [avait établis] solidement;

20' Il leur avait accordé le savoir, et leur avait donné la main-heureuse :
(Aussi) auraient-ils fait briller cette Précieuse-Image bien mieux
[qu'au paravant!]

(Mais) *Erra* le Champion, jour et nuit, sans arrêt se tenait devant
[lui (,disant) :

« La maisonnée? qui, après avoir été établie

Pour faire-briller la Précieuse-Image, pour le Gouver-
[nement du Souverain,

A commandé : « Ne vous aventurez pas à cette opération »,
Je [lui?...] couperai la gorge, et j'étendrai (à d'autres?) cet égorge-
[ment!]

25' [] : qu'on se [ha]te-d'exécuter cette opération!

26'-45', dont ne subsistent que des fins de vers, ne sont pas du tout clairs. Du moins y est-il toujours question de la « Précieuse-Image » (30' et 44'), et de son? « éclat-numineux » (35'). Deux mots qui surnagent en 45' semblent se rapporter à l'achèvement

de l'opération : les « traits » (de Marduk, en sa Statue) seraient redevenus? « altiers », comme dans I : 144.

46'-52' Marduk (« le Roi des dieux ») prend la parole. Il est question de personnages qui doivent, ou veulent « monter au ciel » (47') et d'un ordre qui leur a été donné : « Retournez à vos places! » (48'). La suite est obscure; à la fin, seulement, Marduk paraît reprocher? à [Erra] une décision « irrévocable » (52') qu'il aurait prise.

53'-55' Contiennent apparemment la réponse d'Erra « [au] Roi des dieux » (55'). Elle est perdue, et devait se poursuivre dans la partie qui séparait **II b** et **II c**, elle aussi impossible à estimer (20 ou 30 lignes sont imaginables). Quoi qu'il en soit, dans ce passage, Marduk devait expliquer pourquoi, en dépit des efforts d'Erra pour « parachever l'opération » et apprêter la Statue (peut-être parce que les choses n'avaient pas été menées parfaitement, ou à sa guise), il refusait de réintégrer cette Statue et de reprendre sa place : la suite des événements serait impensable une fois Marduk de retour...

6. Erra se prépare à partir en guerre.

II c

1'-6' Le dialogue Erra-Išum a dû reprendre entre temps. 1'ss contient une réponse d'« Išum » (mentionné en tête). On voit seulement, à la ligne 5', qu'il tente de « calmer » son souverain, qu'il appelle « ma Montagne ». La suite va montrer qu'Erra s'est mis en fureur, peut-être à cause de l'échec, en définitive, de l'« opération » (cf. 9'), ou des reproches que lui en a faits Marduk.

7' Mais le fils éminent d'Enlil, qu'avait saisi un(e) [] in-[], Pénétra en l'É-meslam et (y) [(re)prit] sa place.

Réfléchissant [sur] cette [opér]ation,

10' Le cœur en [r]age, il ne soufflait mot.

Quand (*Išum*) lui demanda ses ordres?, (il lui dit) :

« Ouvre-moi le chemin, que je parte en campagne :

Le temps est révolu, l'heure est passée! »

Je (le) déclare : je ferai tomber l'éclat du Soleil;

15' De la Lune, la nuit, je voilerai la face;

Je donnerai (cet) ordre à *Adad* ⁽¹⁴⁾ : « Retiens [tes] taurillon[s]!

Écarte les nuages! Stoppe la nei[ge et la pluie]! »

A l'intention? d'Éa, j'avancerai (cette) réfl[exion] de *Marduk*
[en personne :

« [Qui] a grandi? en temps? d'abondan[ce], on [l']ensevel[ira] en
[temps de pénurie!

(14) Adad est le dieu des précipitations atmosphériques, et ses « taurillons » personnalisent, selon le code mythologique, la pluie et la neige : un commentaire

- 20' Qui arriva par une route humide, [repartira] par un chemin
[poudreux! »
(Et) (quant au) Roi des dieux, je (lui) commanderai : « Reste
[chez? [toi]! »
[Les instructions] que tu as données, on les accomplira, on
[exécutera tes or[dres];
(Et) si les [t]êtes-noires crient vers toi, ne reçois pas [leurs]
[pri[ères]!
- (Car) je vais exterminer [le pays?] et le rédui[re] en tells,
25' Raser les villes et les transfor[mer] en déserts,
Démolir les montagnes et en abat[tre] la faune,
Bouleverser les mers et en anéan[tir] le produit,
Dévaster cannaies et jonchaies, et (les) brû[ler] comme le Feu!
Je vais abattre les hommes, [supprimer?] (tout) être-vivant? [...],
30' Sans en garder [un seul pour [leur] (ré)ensemencement [...?].
[Tr]oupeaux et animaux-sauvages, je ne les laisserai point
[(subsister?) p[our...]
D'une cité à l'autre, je déclencherai l'hostilité.
Les fils ne prendront-plus-souci de la vie de (leurs) pères, les
[pères de (leurs) fils;
Les [m]ères tra[meront] avec entrain du [m]al contre (leurs)
[filles.
- 35' En la Résidence des dieux, là où n'accède nul méchant,
[j'introduirai un [...]
(Et) j'installe[rai] un roturier en la Demeure des Princes!
Je ferai pénétrer des animaux [dans...],
(Et) j'empêcherai d'entrer en la ville où ils auront été aperçus!
Je ferai dévale[r] les animaux de la montagne,
40' (Et) là où je les ferai déa[mb]uler, ils saccageront les rues!
Sans? [...], je ferai parcourir les rues des villes aux animaux de
[la steppe,
Donnant (ainsi) des présages funestes et faisant évacuer les
[quarti[ers]!
J'introduirai [...] un Porte-malheur dans la Demeure des dieux,
(Et) du Palais ro[yal...] je ferai une friche!
45' Je mettrai-fin à la rumeur des hommes, et leur enlèverai (toute)
[allégresse!

46's sont abîmés et peu intelligibles. Le propos d'Erra semble s'arrêter ici; mais il va reprendre presque immédiatement avec le début de la tablette III :

III a

- 1 [Erra...], sans prendre garde à personne :
[... résolu à poursuivre?] l'affaire qu'il a décidée
- 3-5 presque entièrement perdus, devaient consigner la reprise des menaces d'Erra.
- 6 [Je ferai confisquer la maison [des...]] et leur raccourcirai l'existence!
J'interromprai [la vie] des protecteurs des justes,
(Et) mettrai à l' [h]onne[ur] les méchants coupe-gorge!
J'empirerai le cœur des gens : les pères n'entendront plus leurs [fils,
- 10 (Et) les filles parleront haineusement à leurs mères!
Je pervertirai les discours (des hommes) : ils oublieront leurs [dieux,
(Et) blasphèmeront grandement leurs déesses!
Je susciterai des [brig]ands, qui couperont les chemins!
En pleine ville on s'arrachera les-uns-aux-autres les biens- [meubles!
- 15 [L]ions et [l]ou[p]s ab[att]ron[t] le [bé]tail.
Je monterai [les démons? ⁽¹⁵⁾] pour qu'elles interrompent [le croît,
(Et) frustreront les nourrices du gazouillis de leurs bébés et [poupons!
Je chasserai des campagnes le bruit du chant-des-travailleurs!
Pâtres et bergers perdront-le-souvenir-de-leur cahute.
- 20 { J'écarterais (tout) vêtement du corps des gens } variantes
{ Je ferai marcher nus les hommes par les rues }
[de leur] ville,
- 21 Et descendre aux Enfers les hommes sans linceul.
Les moutons propitiatoires pour leur vie feront défaut aux gens,
(Et, même) pour un prince, rares seront les agneaux divinatoires [pour Šamaš.
Les malades, pour leur offrande-spontanée, chercheront (en vain) [de la viande-à-rôtir
- 25 (Et) sans que les experts les puissent soulager, ils traîneront [jusqu'à leur mort!

(15) Ou : les déesses-mères?

26-33 sont inutilisables : sans doute Erra y poursuivait-il ses calamiteuses tirades, comme on le voit à deux ou trois mots qui surnagent en **26-28**, avant qu'il ne reste plus qu'un ou deux signes terminaux de chaque ligne. Ce qui suivait, nous l'ignorons, d'autant que du fragment :

III b

les 21 lignes subsistantes ne nous offrent qu'un petit nombre de signes, généralement incompréhensibles, en tête de chacune. Toujours est-il qu'avec le morceau qui suit, un nouvel acte de la pièce est commencé :

7. Les premières « campagnes » d'Erra.

III c

illisible en ses deux premiers vers, intelligible ensuite grâce à des parallèles (IV : 33 s), qui permettent de restaurer avec assez de vraisemblance quelques passages perdus, contient d'abord un discours, vraisemblablement d'Išum, lequel, comme il le fera plus loin (IV : 1ss), rappelle à Erra ses (premières) prouesses :

- 3' (Et même) au personnel exemp[té, sous la protection sacrée de...,
[Tu as fait tirer les armes] :
- [Tu as livré] leur sang, comme [de l'eau, aux égouts de la ville];
- 5' [Tu leur as ouvert] les veines [pour (en) faire emporter (le
[contenu) au fleuve].
- Enlil, [à ce spectacle, a dit :] « Malheur! », [et son cœur s'est
[serré];
- [Il a quitté] sa résidence, [sans y vouloir rentrer?];
Un anathème im[placable s'est porté sur sa bouche?] :
- [Il a ju]ré [de ne jamais plus boire de l'eau] du fle[uve]!
- 10' Et, par dég[ôût] de leur sang-versé, [de ne jamais réintégrer
[l'Ékur?] ».

8. Erra veut continuer ses ravages.

11'-20' contenait la réponse, à peu près illisible, d'Erra. **21'-23'** annonce une nouvelle adresse que, « dans sa colère » (23'), il va faire à Išum :

- 24' « Ouvre-moi le chemin, [que je parte en campagne]!
- 25' [Enrôle? la troupe?] des Sept, Champions in[comparables];
[Fais marcher avec moi] mon armée déchaînée,
Et [t]oi, [mon] Capitaine, [suis-moi]! »

Išum, lorsqu'il eût entendu cette [apostrophe]
Pris de pitié, [se] dit [en soi-même] :

30' « Malheur à mes gens, contre qui *Erra* s'est irrité, [et qu'il va
[supprimer?],
(Et) que Nergal le Preux [veut anéantir?], comme au jour du
[combat contre l'*Asakku*-démoniaque [...]
Sans que chôment [ses] bras, comme lors de l'égorgement du
[« dieu perdu! » (16),
[Son filet] déploy[é], comme lorsque fût pris le méchant
[*Anzû!* ».

Išum, ayant (alors) ouvert la bouche, prit la paro[le]
35' Et adressa (ce) discours à *Erra* le Preux :
« Pourquoi as-tu tramé du mal contre les dieux et les hommes?
Et (pourquoi) as-tu tramé, irrévocablem<ent>, du mal contre
[les gens, les têtes-noires? »

Erra, ayant ouvert la bouche, prit la parole
Et adressa (ce) discours à *Išum*, son Capitaine :
40' « Toi qui connais le dessein des *Igigi*, la volonté des *Anunnaki*,
(Qui en) transmets les ordres aux gens, aux têtes-noires, leur
[ouvrant (de la sorte) l'intelligence,
Pourquoi t'exprimes-tu toi-même comme un ignorant,
(Et) me conseilles-tu comme si tu ne connaissais pas le propos de
[*Marduk?*

(Puisque) le Roi des dieux a délaissé son siège,
45' Que peut-il rester de solide (dans) le Monde?
(Puisqu'il a déposé sa Couronne impériale,
[Les sujets?] des rois et des princes oublient (forcément) leurs
[devoirs!

(Puisqu'il a dégrafé son ardillon,
La ceinture des dieux et des hommes s'est relâchée, difficile
[à receindre!

50' Le Feu déchaîné a fait briller comme le jour sa Précieuse-Image,
[et en a relevé l'éclat-numineux :
Sa dextre pouvait (donc) (re)prendre la *mištu*, sa Grand-Arme,
Et le regard du Prince *Marduk*, (se retrouver) formidable!
Ce que tu m'as dit [...]

O Capitaine divin, sage [*Išum*, aux conseils excellents],
55' Pourquoi [...-tu] (cet) ordre, à présent?
Le propos de *Marduk* ne [te délecterait-il pas?] ».

57'-72' la réponse d'*Išum*, trop émiettée, n'est guère utilisable. On devine la plaidoirie, derechef : il rappelle la « prospérité

(16) Le « dieu perdu » est probablement le *Qingu* qui figure aussi dans l'*Enûma eliš* (I : 148 etc.; *Annuaire 1975-1976*, p. 90, 103) : voir B. LANDSBERGER dans *WZKM*, LVII, 1961, p. 13, n. 55. On trouvera *ibid.* p. 10 ss, et notes, quelques éclaircissements et références touchant ces vieux mythes, ici évoqués, qui semblent rappeler des victoires de Ninurta.

des hommes » (59'), évoque le « bétail » (60'), « cannaies et jonchaies » (61'), et semble se référer à une première déclaration d'Erra (62'). Mais, ajoute-t-il, ayant déjà commencé ses massacres (63's : obscur), ce dernier va certainement continuer : « emporter le bétail » (65'), « frapper de ses armes » (66'), « épouvantant » ainsi « l'univers » (67's)... La lacune entre III c et III d, qui contenait peut-être une réponse d'Erra, pouvait n'être pas très longue : aux alentours d'une vingtaine de lignes. Lorsque le fragment suivant commence, Išum prend la parole, pour rappeler :

9. Les autres campagnes d'Erra.

III d

- 1' illisible.
 2' Išum, ayant ouvert la bouche, parla (ainsi) à Erra le Preux :
 « Erra le [Pr]eux, tu tiens les rênes du Ciel,
 Tu contrôles la Terre [en]tière, tu es le Maître du Monde,
 5' Tu bouleverses la Mer, tu maîtrises les Montagnes,
 Tu gouvernes les Hommes, tu es le Pasteur des Animaux :
 Le (céleste-)Éšarra est à ta discrétion, l'É-engur(-infernale) à
 [ton pouvoir!
 Tu disposes de Šuanna, tu commandes en l'Ésagil!
 Tu centralises tous les pouvoirs-divins, et les dieux te redoutent :
 10' Les Igigi ont peur de toi, les Anunnaki tremblent devant toi!
 Donnes-tu quelque directive : Anu en personne t'écoute,
 Enlil lui-même t'obéit!
 Y a-t'il de l'Hostilité sans toi,
 Ou de la Guerre sans ton (gré)?
 Les armures de combat, (c'est) ton-(affaire) exclusive!
 15' Et tu ressasses en ton cœur : « On me méprise »?

IV

- 1 (Même) du Prince Marduk, Erra le Preux, tu n'as point respecté
 [la gloire!
 Tu as dénoué le lien de Dim-kurkurra ⁽¹⁷⁾, cité du Roi des dieux,
 [Nœud de la Terre.
 Après avoir modifié tes (apparences-)divines et t'être assimilé
 [à un homme,
 Équipé de tes armes, tu t'y es introduit.

(17) *Dim-kur-kur-ra*, terme sumérien, traduit ici « Nœud de la Terre », est un autre nom « théologique » de Babylone (voir déjà n. 6, p. 117), en tant que centre de l'Univers et lieu d'où Marduk assurait de ce dernier la cohésion en en tenant le « Lien »; voir ci-dessus, note 9, p. 118. On le trouve également dans

- 5 (Une fois) dans *Babylone*, comme un qui veut se rendre-maître
[d'une ville, tu as parlé en agitateur?,
(Et) les *Babyloniens*, sans (plus) de chef que les roseaux de la
[cannaie, de se rameuter autour de toi.
Qui n'avait-nulle-pratique des armes-d'estoc, tirait son glaive;
Qui n'avait-nulle-pratique des armes-de-jet, emplissait son
[carquois;
Qui n'avait-nulle-pratique de la lutte, se livrait au combat;
10 Qui n'avait-nulle-pratique de la course, s'élançait comme un
[oiseau.

Les débiles cherchaient-à-surpasser les vigoureux,
Les boîteux à l'emporter sur les véloces.
Contre le(ur) Gouverneur ⁽¹⁸⁾, Pourvoyeur de leurs sanctuaires,
[ils se-sont-mis-à-débiter de grandes insolences.
Ils ont condamné ((de) leurs mains les portes de *Babylone* et
[les voies-d'eau de leur prospérité.
Tels des pillards étrangers, ils ont incendié les édifices-sacrés
[de *Babylone!*

- 15 (Or,) c'était toi le[ur] Meneur, (toi) qui avais pris leur tête!
L'*Imgur-Enlil* ⁽¹⁹⁾, contre qui tu appuyais ton dard, criait
[pitié.
Tu as plongé dans le san[g] des hommes et des femmes
La niche du dieu *Muhrâ* ⁽¹⁹⁾, sentinelle de ses portes!
(Et ces) *Babyloniens* — eux les oiseaux, et toi le leurre —
Après les avoir attrappés au filet, *Erra* le Preux, tu (les) a saisis
[et détruits.

la *Description de Babylone* (Iraq, V. p. 57 : rev. 13; pour l'usage courant, comp. R. BORGER, *Asarhaddon*, p. 91, n° 61 : 6 s, et n.). Ici, c'est l'idée même de « nœud » qui appelle, en quelque sorte, ce vocable : de la ville qui constitue le « Nœud de la Terre », Erra, bravant le respect dû à Marduk en sa résidence officielle, a « dénoué le nœud », la livrant elle-même à la dislocation et au désordre.

(18) « Gouverneur » traduit *šakkanakku* (*AHw*, p. 1140 *ab*), ancien titre du représentant local du souverain (il peut très bien conserver cette valeur dans IV : 59), mais qui, à l'époque (J. A. BRINKMAN, *PKPBS*, p. 301 et n. 1976; et M. J. SEUX, *Épithètes royales*, 1967, p. 276 s), s'entendait volontiers de ce dernier. C'est le cas ici et IV : 23 (II b : 4, fragmentaire, est incertain); V : 35 et 38 sont toutefois plus vagues : le mot y semble désigner, *grosso modo*, celui qui, sur la « ville » en question, détenait l'autorité réelle, indépendante ou déléguée.

(19) *Imgur-Enlil* (« Enlil-est-propice ») était le nom de l'enceinte-intérieure (*dûru*) de Babylone, dont l'extérieure (*šalḫû*) était appelée « Soutien-d'Enlil » : *Nêmet-Enlil* (R. BORGER, *Asarhaddon*, p. 21, Ep. 23 : 19 s) : voir à ce sujet *RLA*, I. p. 335 *ab*; E. UNGER, *Babylon*, p. 59 ss. Erra appuie son dard contre lui *du-dedans* : symbole de la guerre civile qui fait rage en la ville. De même, à la ligne suivante, faut-il imaginer à l'intérieur de la Porte la niche de *Muhrâ* (« Reçois-moi ! »), divinité de second ordre (*AGE*, p. 378), placée là pour accueillir les entrants.

- 20 (Car) délaissant la ville, et sorti-hors,
 Tu as revêtu l'apparence d'un lion et tu es entré au Palais :
 Dès qu'elles t'ont aperçu, les troupes ont pris les armes,
 Et le cœur du Gouverneur, revanchard contre *Babylone*, s'est
 [déchaîné.
- Il a expédié ses soldats, comme pour spolier un ennemi,
 25 Poussant au pir[e] le capitaine de l'armée (et lui disant) :
 « Cette ville à laquelle je t'envoie, homme,
 N'y respecte (nul) dieu, n'y redoute personn[e] :
 Mets(-y)-à-mort petits comme grands,
 Sans épargner (un seul) bébé, (encore) à-la-mamelle!
- 30 (Après quoi), pille tous les trésors accumulés de *Babylone!* »
 L'armée du roi, rassemblée, s'est (donc) introduite en la ville,
 L'arc enflammé, le glaive dégainé.
 (Même) au personnel exempté, (sous) la protection sacrée d'*Anu*
 [et *Dagan*, tu as fait tirer les armes;
 Tu as livré leur sang, comme de l'eau, aux égouts de la ville,
 35 Tu leur as ouvert les veines pour (en) faire emporter (le contenu)
 [au fleuve!
 A ce spectacle, *Marduk*, le Grand Seigneur a dit : « Malheur! »,
 [et son cœur s'est serré;
 Un anathème implacable s'est porté sur sa bouche :
 Il a juré de ne jamais plus boire de l'eau du fleuve
 Et, par dégoût de leur sang-versé, de ne jamais réintégrer
 [l'*Ésagil!*
- 40 « Malheur! (disait-il), *Babylone* dont j'avais exalté la ramure
 [comme à un palmier,
 Et que le vent a desséchée!
 Malheur! *Babylone* que j'avais bourrée de graines, comme une
 [pigne,
 Sans profiter de ses fruits!
 Malheur! *Babylone* que j'avais plantée comme un jardin d'abon-
 [dance,
 Sans jouir de son rapport!
 Malheur! *Babylone* que j'avais disposée au cou d'*Anu*,
 Comme un sceau d'ambre-jaune!
 Malheur! *Babylone* que j'avais prise en mains, sans la laisser
 [à nul-autre,
 Comme la Tablette-aux-destins! »
- 45 [Ainsi parl]a encore le Prince *Marduk* :
 [...]... depuis toujours...[...].
 Qui voudra quitter l'embarcadère du quai,
 Le tirant d'e[au] (n')étant (que) de deux coudées,
 Il-lui-faudra-traverser à pied !
 L'eau ayant baissé, dans les puits, à une corde (de profondeur),
 Pas un seul homme ne survivra !
 Au large, en haute mer, des paquets d'eau de cent mille (de haut)
 Renverseront les barques des pêcheurs, en dépit des godilles !

- 50 (Et) *Sippar*, ville antique, sur le territoire de qui le Seigneur
[de la terre n'avait pas fait venir le Déluge,
Contre-le-gré de *Šamaš*, tu en as détruit le rempart et démolit
[le soubassement!
- (A) *Uruk*, siège d'*Anu* et d'*Ištar*, ville des Prostitu[ées], Courti-
[sanes et Filles-de-joie],
Qu'*Ištar* a déprivées d'époux, afin de se les garder-à-merci,
Sutéens et *Sutéennes*, vociféran[t],
- 55 Ont mis-sens-dessus-dessous l'*Éanna*;
(Et) les Cinèdes et Travestis,
Desquels *Ištar* a fém[inisé] les caractères-virils
Pour inspirer la crainte aux hommes,
(Ces) porteurs de poignards, (ces) porteurs de couteaux, de
[stylets, de lames-de-sil[ex]
Qui pour complaire à *Ištar* se livrent à des pratiques-sac[rilèges],
Tu as mi[s] à la tête de la ville un Gouverneur ⁽²⁰⁾ sévère et
[entêté,
- 60 Qui a bouleversé leurs habitudes et suppri[mé] leurs rites :
(Tant et si bien qu')*Ištar*, dépitée, s'est fâchée contre *Uruk*
Et lui a suscité un ennemi, qui emporta le pays, comme l'eau
[(emporte) le grain!
Les habitants de *PARsâ* ⁽²¹⁾ n'arrêtaient pas (leurs) plaintes
Devant (leur) *É-ugal* démolit :
L'ennemi que tu leur avais suscité refusant de stopper (ses
[ravages).
- 65 *Ištaran* (t'a) adressé (ces) paroles :
« Tu as réduit en désert la ville de [D]ér,
Brisé comme roseaux ses habitants,
Dissipé leur rumeur comme de l'écume sur l'eau,
Et moi, Tu m'as abandonné et livré aux *Sutéens*!
- 70 Moi (donc,) pour-ce-qui-est-de ma ville de *Dér*
Je n'(y) prononcerai plus de juste sentence,
(Et) n'(y) trancherai plus les décisions (intéressant) le pays!
Je n'(y) donnerai plus d'ordres, pour (leur) dilater l'intelligence! »
Tout-le-monde, délaissant la fidélité, a pris-le-parti-de la révolte :
Abandonnant l'équité, ils ont tramé du mal!
- 75 J'ai (dû) faire lever sur (ce) seul pays les Sept Vents :
Qui n'était pas [m]ort au combat, mourait d'épidémie;
Qui n'était pas mort d'épidémie, un ennemi l'enlevait-en-butin;
Qui l'ennemi n'avait pas enlevé-en-bu[tin], un voleur l'assommait;
Qui un voleur n'avait pas ass[om]mé, l'arme-du-roi l'atteignait;

(20) Voir la fin de la n. 18, p. 128.

(21) Pour l'équivalence *PAR-sa-a* (que l'on peut lire aussi *DAK-sa-a*)
= *Dûr-Kurigalzu*, voir CAGNI, p. 234, hl.

- 80 Qui l'arme-du-roi n'avait pas atteint, un prince l'abattait;
 Qui un prince n'avait pas abattu, un orage le submergeait;
 Qui un orage n'avait pas submergé, *Šamaš* l'emportait!
 Qui gagnait la rase-campagne, le vent le balayait;
 Qui se réfugiait en son foyer, un démon-*râbišu* le frappait.
- 85 Qui escaladait une hauteur, (y) mourait de soif;
 Qui dévalait en un bas-fond, (y) périssait noyé :
 (Ainsi) annulais-tu hauteur et bas-fond l'un-par-l'autre!
 [Le res]ponsable? de la ville déclarait à sa mère :
 « (Ah!) si j'avais été retenu en [ton] sein, le jour où tu m'as mis
 [au monde!
- 90-91 Si notre [v]ie s'était alors terminée! Si nous étions morts
 [ense[m]bl[e]!
- 92 Au lieu (de quoi) tu m'as donné à une ville dont le rempart a été
 [démoli,
 Dont les habitants sont du bétail et leur (propre) dieu, le boucher!
 De son filet, les mailles sont si serrées que, sans pouvoir (y) échapper
 Les époux(?) sont morts à coups-d'épée !
- 95 « Quiconque (, disais-tu,) a engendré un fils et déclaré : « C'est
 [mon fils!
 Quand je l'aurai élevé, celui-là, il me revaudra mes soins! » :
 Ce fils, je le ferai mourir, pour que son père l'ensevelisse;
 Après quoi, je ferai mourir le père, sans (plus personne) pour
 [l'ensevelir!
 Quiconque a construit une maison et déclaré : « C'est mon
 [foyer!
- 100 Quand je l'aurai édifié, celui-là, je m'y reposerai,
 Et le jour où mon destin m'aura emporté, j'y dormirai! »,
 Cet (homme), je le ferai mourir et désertier son foyer,
 Que, tout-de-suite après, je donnerai à un autre! ».
- Tu as fait mourir même le juste, *Erra* le Preux;
 105 Tu as fait mourir même l'injuste;
 Tu as fait mourir même qui t'avait offensé;
 Tu as fait mourir même qui ne t'avait pas offensé;
 Tu as fait mourir le pontife zélé à (présenter) aux
 [dieux les offrandes;
 Tu as fait mourir le serviteur dévoué à la personne
 [du roi;
- 110 Tu as fait mourir le vieillard au seuil (de sa maison);
 Tu as fait mourir les jeunes femmes, encore-enfants,
 [en leur chambrette!
- Mais tu n'(y) as point trouvé le moindre apaisement,
 Te ressasant : « On me méprise! »

10. *Projets grandioses d'Erra en vue de plus terribles ravages.*

Alors, tu t'es déclaré en ton cœur, *Erra* le Preux :

- 115 « Je veux frapper les puissants et terroriser les faibles;

- 116 Égorger le Capitaine, et faire tourner-casaque à l'armée!
 125 De (chaque) arbre je trancherai les racines, afin que ses rameaux
 [ne poussent plus ⁽²²⁾];
 126 De (chaque) mur je saperai la base, afin que le faite chancèle!
 117 De (chaque) sanctuaire, je détruirai la chapelle-haute, de (chaque)
 [rempart le parapet,
 (Et) je supprimerai (ainsi) les atours de la ville!
 J'arracherai les pieux-d'amarrage, afin que les bateaux partent
 [au fil de l'eau;
 Je briserai les timons, pour qu'ils n'accostent plus;
 120 Je déracinerai les mâts, j'extirperai tout l'armement!
 Je tarirai les mamelles, pour que (nul) nourrisson ne (sur)vive!
 Je boucherai les sources, pour que les cours-d'eau, asséchés,
 [n'amènent plus l'eau d'abondance!
 J'ébranlerai l'*Irkallu*(-infernale), et les cieux vacilleront!
 Je ferai tomber l'éclat des planètes, j'effacerai les étoiles célestes!
 127 Je m'en irai jusqu'au siège du Roi des dieux, pour qu'il n'y ait
 [plus de Gouvernement! »

11. *Erra se calme et dirige ailleurs ses méfaits.*

Lorsqu'*Erra* le Preux l'eût entendu,
 Les propos tenus par *Išum* le délectèrent comme « . onguent
 [surfin.

- 130 Aussi *Erra* le Preux fit-il cette déclaration :
 « Que *Pays-de-la-Mer* et *Pays-de-la-Mer*, *Subartu* et *Subartu*,
 [Assyriens et Assyriens,
Élamites et *Élamites*, *Cassites* et *Cassites*,
Sutéens et *Sutéens*, *Qutéens* et *Qutéens*,
Lullubéens et *Lullubéens*, pays et pays, villes et villes,
 135 Maisons et maisons, hommes et hommes, frères et frères, sans
 [s'épargner s'entrégorgent!
 Et qu'après, *Accad* se relève, pour les abattre tous, et (re-)
 [devenir-leur-maître à tous! »
 (Puis) *Erra* le Preux adressa ces paroles à *Išum*, son Capitaine :
 « Va, *Išum*, réalise (tout) ce que tu voudras de tes propos! »
Išum se dirigea (alors) vers la montagne de *Hîhi* ⁽²³⁾,
 140 Les *Sept*, Champions incomparables, se pressant à sa suite.
 Lorsque <*Erra*> le Preux fut parvenu à la montagne de *Hîhi*,
 D'une levée de main, il ravagea la montagne (en question) :
 (Cette même) montagne de *Hîhi*, il l'arasa au sol!
 Il brisa la fûtaie de la Forêt des Cèdres :

(22) 125-126 ont été déplacés à partir de 116-117 où il faut les réintercaler.

(23) Sur cette « montagne de *Hîhi* », voir plus loin, n. 33, p. 144.

- 145 (Et cette) Forêt fut comme une jonchaie où passa l'Incendie!
 Il démolit les agglomérations et en fit des déserts,
 Dévasta les montagnes et en abattit la faune,
 Bouleversa les mers et en détruisit le produit,
 Saccagea cannaies et jonchaies et (les) brûla comme le Feu,
 150 Il anathématisa le bétail et le fit retomber en poussière!

12. *Erra s'explique, rend hommage à Išum et laisse entrevoir le retour d'Accad à la prospérité.*

V

- 1 Une fois qu'*Erra*, apaisé, eût (ré)occupé son siège
 (Alors que) les dieux au complet tournaient-les-yeux vers lui,
 Et (que) tous les *Igigi* et les *Anunnaki* se tenaient respectueuse-
 [ment (devant lui),
 Il ouvrit la bouche et s'adressa à tous les dieux :
 5 Prêtez-moi attention, vous tous, notez-bi[en] mes paroles!
 Certes, moi-même, j'ai tramé du mal, à cause d'une faute anté-
 [rieure :
 Pour m'être irrité en mon cœur, j'ai abattu des populations!
 Tel un berger-mercenaire, j'ai écarté du troupeau le bélier-de-
 [tête;
 Tel un qui n'a point planté le verger, j'(y) ai taillé sans-scrupule;
 10 Tel un pillard étranger, j'ai abattu indistinctement bons et
 [méchants!
 (Mais) on n'arrache pas la proie à la gueule d'un lion rugissan[t],
 Et si quelqu'un est enragé, (nul) autre ne [le] peut modér[er]!
 « Sa »ns *Išum*, mon Capitaine, que subsisterait-il?
 Où serait votre Pourvoyeur? Où vos officiants?
 15 Où vos offrandes-alimentaires? Vous ne respireriez plus d'en-
 [cens! »

Išum, ayant (alors) ouvert la bouche, dit :

« *Erra* le Preux, prête-moi attention et entends mes paroles!
 Certes tu peux-t'apaiser désormais : nous voici à tes ordres!
 Au jour de ta fureur, qui (donc) te tiendrait-tête? ».

- 20 *Erra*, [l']ayant ouï, sa face s'éclaira,
 Ses traits se dilatèrent-de-joie, comme le jour qui b[ri]lle,
 Et retourné en l'*É-meslam*, il y (re)prit sa place.

(Alors,) *Išum*, à haute voix, lu iparla sans ambages,
 Lui proposant, au sujet des dispersés d'*Accad*, la décision (que
 [voici) :

- 25 « Que les populations de ce pays, dé[c]i[m]ées, redeviennent
[nombreuses!
Que petit comme grand, (chacun) aille librement son chemin!
Et que (, tout) affaibli (qu'il est), *Accad* terrasse les puissants
[*Sutéens*,
Un seul (en) emmenan[t] sept, comme menu-bétail!
Tu feras des agglomérations de ceux-ci une ruine, de leur
[campagne un désert!
- 30 (Et) le lourd butin pris-sur-eux, tu le (feras) transférer à *Šuanna*!
Les dieux de (ce dernier) pays, tu les ramèneras sains-et-saufs
[à leur siège!
Dans (ce même) pays, tu feras (re)descendre *Šakan* et *Nisaba* ⁽²⁴⁾!
(Pour lui) tu tireras des montagnes leur abondance, de la mer
[son produit;
Et à (ses) champs dévastés, tu feras (derechef) porter leur fruit!
- 35 Que tous les gouverneurs de toutes les cités,
Traînent leur lourd tribut au beau-milieu de *Šuanna*!
Que s'élève (à nouveau), comme le Soleil embrasé,
Le pinacle de ses sanctuaires [détruits!
Que le *Tigre* et l'*Euphrate* (y) (ra)mènent leurs eaux d'abon-
[dan[ce]!
Fais régner le Pourvoyeur en personne de l'*Ésagil* et de *Baby-*
[lone ⁽²⁵⁾
- Sur tous les gouverneurs de toutes les cités! ».

13. *Doxologie finale. L'œuvre, son origine et sa valeur.*

- (Pour) des années sans nombre,
Gloire au Grand Seigneur *Nergal* et à *Išum* le Preux,
40 Puisqu'*Erra*, s'étant mis en fureur
Et ayant menacé de raser le pays et d'en supprimer les
[populations,
Išum, son conseiller, l'a (si bien) apaisé (qu')il en a épargné un
[reste!

(24) *Šakan* (*AGE*, p. 450 s, *sv* Sumuqan; *WdM*, I, p. 118) est le dieu du bétail (que l'on appelle souvent « Troupeau de *Šakan* » : *CAD*, B, p. 315 a : 2, et 316 a : c; ici même, I : 43; 77; 85; II c : 31'; III a : 15 — idiotisme que je n'ai naturellement pas cru devoir rendre mot pour mot dans la traduction ci-dessus); et *Nisaba* (*AGE*, p. 429 s; *WdM*, I, p. 115 s), la déesse des céréales. Manière de dire que l'Élevage et l'Agriculture reflouriront dans le pays.

(25) *Zâninu* « Pourvoyeur » (*CAD*, Z, p. 45 b s) est un titre royal (J. M. SEUX, *Épithètes*, p. 372 s). Il désigne donc ici (cf. aussi IV : 12 et V : 14) le roi de Babylone, qui avait en charge l'Ésagil. Pour la traduction du vers, voir *PHPKB*, p. 285, n. 1852.

Le compositeur de cette œuvre, (c'est) *Kabti-ilî-Marduk*, fils
 [de *Dâbibu* :
(Išum) (la) lui a révélée une nuit, et comme il (l')a récitée au
 [matin, il n'en a rien omis
 Ni ajouté une seule ligne!

- 45 Lorsqu'*Erra* l'eût écoutée, elle le délecta,
 (Et) le récit d'*Išum*, son Capitaine, lui fut agréable;
 (Et) les dieux réunis l'estimèrent autant que lui!
 Aussi *Erra* le Preux fit-il cette déclaration :
 « (Tout) dieu qui prisera ce Chant, que la prospérité s'amasse
 [en son sanctuaire!
 50 Celui (, par contre,) qui le rejetterait, qu'il ne hume plus de fumi-
 [gations!
 (Tout) roi qui (, en le récitant,) exaltera ma gloire, qu'il régente
 [l'univers!
 (Tout) prince qui déclamera (ce) los de ma vaillance, qu'il n'ait
 [plus d'adversaire!
 (Tout) aède qui le chantera, ne mourra point de male-mort
 Et ses propos plairont à (son) roi et (son) prince!
 55 (Tout) scribe qui le maîtrisera, échappera à l'exil et deviendra
 [notable en son pays!
 Les lettrés qui, en leur académie, prononceront (ainsi) fidèlement
 mon nom, je leur dilaterai l'intelligence,
 Et (toute) maison où cette tablette aura été déposée, *Erra* se
 [mettrait-il (de nouveau) en fureur et les Sept (re)feraient-ils
 [un carnage,
 Le glaive de la male-mort ne s'en approchera pas : (toute)
 [sécurité lui sera garantie!
 Que ce Chant subsiste à jamais! Qu'il demeure éternellement!
 60 Que tous les pays, à l'entendre, célèbrent ma vaillance!
 Que tous les peuples du monde, après l'avoir constatée, exaltent
 [ma gloire! »

3. LE « GENRE LITTÉRAIRE », LA COMPOSITION, LA DATE ET LE SENS.

a. *Erra et la mythologie de l'Histoire.*

L'œuvre de *Kabti-ilî-Marduk*, on s'en est avisé de reste à la lecture, baigne dans la même atmosphère « mythologique » que les autres Épopées et Poèmes suméro-accadiens apparentés : non seulement il y reprend, çà et là, fût-ce par allusion, des mythes déjà connus de nous (la rumeur des hommes qui empêche les dieux de dormir, dans I : 81 s; et cf. aussi 41 s et 73; les

Apkallu, dans **I : 147-155** et cf. **II b : 19' s**; la défaite et la mort de divers monstres surnaturels, dans **III c : 31'-33'**; etc.), ou inconnus (**I : 26 ss** et son allusion, d'une part au « mariage » d'Anu et de la Terre, de l'autre à la naissance des Sept et à leur « destin »); mais, ne mettant en avant, pour les événements qu'il raconte, que des agents surnaturels, il en propose une explication, non par des causes rationnelles et ici-bas constatables, mais par le seul comportement imprévisible des dieux.

Entre ces pièces mythologiques, ou du moins la plupart d'entre elles, et *Erra*, il y a toutefois une différence : ce dont notre *Poème* cherche à rendre raison n'appartient pas au domaine de la *Nature*, mais de l'*Histoire*. Le *Mythe d'Atrahasts*, par exemple (*Atr*, p. 1 ss; voir aussi *Annuaire 1967-1968*, p. 113 s, et *1968-1969*, p. 83 s), élucidait la raison d'être des hommes : calculés et « fabriqués » pour produire les biens indispensables à assurer aux dieux une existence insoucieuse; l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 77 ss) justifiait la constitution de l'univers tel qu'il se présentait aux esprits du temps, avec Marduk à sa tête; *Inanna/Ištar aux Enfers* (*Annuaire 1971-1972*, p. 79 ss) donnait à entendre pourquoi le dieu Tammuz se trouvait, la moitié de l'année, détenu dans le Monde inférieur, avec tout ce qu'une pareille absence pouvait avoir de répercussions sur le fonctionnement du rythme saisonnier; et ainsi de suite. Dans *Erra*, il n'est nulle part question de ces sortes de problèmes pour ainsi dire « *ontologiques* » : le comportement violent et sanguinaire d'*Erra*; les fureurs des Sept; l'obéissance rénitente d'*Išum*, avec ses ruses pour faire changer son maître d'idée, n'ont qu'un but : donner le fin mot d'une suite d'événements survenus ici-bas, non comme les effets inévitables de la *constitution* des hommes et des choses, mais comme d'imprévisibles accidents de parcours dans le déroulement de leur *Histoire* (26).

26) *Erra* n'est naturellement pas la seule composition de ce genre qui ait intégré des données « historiques ». On peut en citer un certain nombre, et en sumérien (vg *Enmerkar et le seigneur d'Aratta*, d'une part, et *Inanna et l'Ebiš*, de l'autre, bien connus) et, en accadien : par exemple le *šar tamhari*, les textes dits « de *Kedorla'omer* (*PHPKB*, p. 19) et les fragments de la *Geste de Nabuchodonosor I* (*op. cit.*, p. 13 s et 19). Voir également, mais à part, la « *Chronique de Weidner* » citée plus loin, p. 149. Mais, construits tout autrement, ou trop mal conservés pour que leur conception générale soit aisée à imaginer, ils ne semblent en tout cas guère prendre les choses comme *Erra*, lequel reste donc, comme tel, assez isolé.

Certes, il est arrivé, en Mésopotamie, aux mythographes, d'exploiter certaines données « historiques » et événementielles — en entendant par là qu'au moins dans leur façon de voir, elles étaient bel et bien *arrivées* : tel le Déluge, pour ne citer que la plus fameuse. Mais ils ne les ont retenues que dans la mesure où, à leurs yeux, elles avaient eu quelque incidence sur la *nature* et l'*état* des choses. Le but et le résultat de ce grand Cataclysme — on le voit clair comme le jour dans *Atrahasis* (*loc. cit.*, ci-dessus) — étaient de mettre un frein à la surpopulation de la terre, gênante pour les dieux, sinon virtuellement menaçante pour leur sécurité (I : 79!) (27). Aussi nos auteurs ont-ils constamment reculé de tels épisodes dans le temps mythique, antérieur au nôtre et articulé différemment — ce qui revenait à en évacuer tout le contenu proprement *historique*. A ce Déluge il est fait allusion dans *Erra* (I : 132 s; 170 s) (28), comme à un cataclysme survenu « depuis longtemps », « autrefois » (*ultu ullû*; I : 132); et voilà d'ailleurs pourquoi Marduk paraît craindre que,

(27) Ce dernier trait ne semble pas avoir appartenu au mythe proprement dit, tel qu'il nous est conté dans les récits du Déluge, où la multitude des hommes n'est que *gênante* pour les dieux, et seulement par le *tapage* qu'elle fait. Sans doute faut-il mettre ce renforcement, du reste assez peu clair (comment les hommes, par leur nombre, pouvaient-ils finir par l'emporter sur les dieux?), au compte d'une élaboration ultérieure, et peut-être, après tout, de Kabtîlî-Marduk en personne?

(28) Autre remaniement analogue, mais différemment motivé, puisqu'il a dû chercher à mettre en accord le mythe du Déluge avec le principe de la souveraineté absolue de Marduk, seul habilité désormais à produire ce Cataclysme (I : 132; la chose est moins nette en IV : 50, mais il y a des chances pour que l'épithète « Seigneur de la Terre » — *Bél mâtâti* — ne s'entende pas davantage d'Enlil, mais de Marduk). Du reste, le propre déroulement du Déluge paraît avoir été reconsidéré, lui aussi, et pareillement ajusté au théorème du gouvernement central de l'Univers, assuré par Marduk depuis Babylone, où il tenait le « Lien », fermait le « Nœud » qui retenait tout ensemble (voir déjà *Annuaire 1975-1976*, p. 99); il n'est plus question de pluies ou d'inondations diluviennes, mais on voit seulement que, ce lien lâché, ce nœud dénoué par la retraite de Marduk, tout part à la débandade : le Ciel secoué, les étoiles ont bronché et perdu leur emplacement; l'Enfer décalé par rapport à la surface de la terre, le travail productif de cette dernière a été interrompu; et l'Apsû, à son tour, a subi un déplacement, à la suite de quoi la masse de ses eaux a baissé (I : 133-136). Voilà pourquoi, le Déluge fini, il a été si difficile de remettre en place tout ce désordre, de tout « resouder » (137). C'est cette doctrine, à la fois transparente et cohérente avec celle de l'*Enûma eliš*, qui nous a convaincus de nous en tenir, pour le sens des termes essentiels de *šibtu* et *šebû*, à l'hypothèse de B. LANDSBERGER (n. 9, p. 118), même si elle n'est toujours pas sortie de l'état d'hypothèse...

sur ce modèle, le Monde se décompose à nouveau, si lui-même, en s'éloignant, cesse d'en assurer la cohérence (I : 132 s; 170 s). C'est au même modèle que pensent les Sept lorsque, pour exhorter leur Chef à l'action, ils reprennent le thème de la « rumeur » gênante des hommes (I : 81 s; et ci-dessus); et Erra en personne lorsque, dans ses projets ou le récit de ses prouesses, il fait appel à des clichés « diluviaux », tels l'enténébrement de la clarté du jour (I : 172; cf II a : 8; et comp. *Gilgameš ninivite*, XI : 106) et le retour des êtres vivants à l'argile (I : 74 et IV : 150; comp. *ibid.*, XI : 118). Mais il est clair que ce qu'Erra entend accomplir n'a rien à faire avec le Déluge, ni même avec un nouveau Déluge ⁽²⁹⁾.

Ce qu'il veut faire, et de toute évidence en plein « temps historique », c'est la *Guerre*. Tout le Poème la respire. Elle transparait, tout d'abord, dans son vocabulaire : ces qualificatifs et épithètes à répétition qui accompagnent les noms des principaux acteurs (p. 111 s), et ces termes techniques qui émaillent leurs discours : le « combat » (*tâhâzu*; I : 6; III c : 31'; III d : 13'); la « lutte » (*šaltu*; I : 119; III d : 14'; cf. IV : 76); les armes et les armées (le même mot : *kakku*, les désigne — *CAD*, K, p. 51 s et 54 s —; I : 17; 35; 44; 60; 98; comp. aussi « les armures » — *aplūhtu* — III d : 14'); le « départ en campagne militaire » (*alâk šêri*; I : 49; 51; 54; 60; *šêru* seul en 76); sans compter un certain nombre d'autres, tout aussi éloquents dans leur contexte, comme la « défaite » (*kamâru*; I : 42); la « mise à bas » (*šumqutu*; I : 38; 43; 85; II c : 26'; 29' etc), l'élimination physique (*hulluqu*; I : 103; II b : 14, etc.), la « ruine » (*sapânu*; I : 13; 103; 123; II b : 14, etc.). Mieux, pour peu qu'on lise avec attention *le Poème*, on y trouvera incorporées toute une sociologie, voire une « philosophie politique » de la Guerre, que l'on chercherait vainement ailleurs, traduites avec autant de franchise, dans toute notre littérature. Il montre, tout d'abord, fort clairement, que la fonction guerrière ne se confondait pas, de soi, avec la fonction politique : Erra n'a pu agir — dans la mesure, évidemment, où son souverain n'était pas d'accord avec lui — qu'en l'absence de Marduk (p. 152). Que nous dévoile-t'il, d'autre part, à Babylone même et avant

(29) Le mot *abûbu*, désignation « technique » du « Déluge » (*CAD*, A/1, p. 77 s), n'est jamais employé ici de l'activité d'Erra, mais seulement de Marduk (I : 132 et cf. 140 et 145; IV : 50).

les grandes réussites militaires assyriennes? Qu'il existait, dans la hiérarchie sociale, une classe de *guerriers*, véritablement spécialisés dans les opérations de combat et incapables de rien faire d'autre, de rien produire, de rien transformer, de rien répartir, à ce point confinés dans leur rôle que toute interruption de son exercice les impatientait et les énervait; que leur vie était différente par diamètre de celle des autres sujets, et en particulier des citoyens, avec lesquels ils n'avaient manifestement rien de commun, même pas le cadre de leur existence et de leur activité; et que de celles-ci, plus austères, plus « primitives » en un sens, ils s'étaient fait un idéal et comme un privilège. La véhémence tirade des Sept qui traduit le mieux ces données (I : 45-59), n'est pas seulement un morceau d'éloquence assez extraordinaire en notre littérature, c'est une véritable déclaration de principes, et ce qui la suit et la complète (60-76) ne l'est pas moins, énumérant toutes les compensations escomptées par les guerriers et qui donnaient un sens à leur vie : la gloire, la domination, le pouvoir, la puissance et l'enrichissement, mais aussi — aveu bien remarquable! — cette façon de *Schadenfreude* éprouvée (et recherchée!) à tout détruire et à tout saccager. A ce tableau ne manque même pas l'éclairage pour ainsi dire « philosophique » : la justification du carnage sur le propre plan de l'ordre même de l'Univers (80 ss) : comme quoi la destruction du plus grand nombre de ses occupants, hommes et bêtes, était — au moins selon les partisans de la guerre! — indispensable à sa bonne marche et comme quoi, en d'autres termes, la Guerre avait sa place dans le fonctionnement régulier du Monde. Nous avons entendu cette chanson, depuis, sous plus d'une musique; mais en voilà, sans doute, la première version... Il est donc parfaitement clair que ce qu'Erra se proposait de mettre en œuvre, c'était la Guerre (I : 60 s; 76 s; 96 ss; II c : 12' s et III c : 24'; I : 103 = III c : 27'; I : 123), la Guerre généralisée, non seulement entre états, mais entre villes, « maisons » et concitoyens (notamment II c : 32' ss; III c : 9' ss), avec toute la panoplie de ses conséquences les plus cruelles sur la destinée des individus et des peuples : subversions et désordres (II c : 35' ss; III a : 5 ss), appauvrissement, famines et mortalité renforcée (III a : 16 ss).

Et c'est bien une telle Guerre qu'il mène, comme on le voit à partir du moment où commence le « récit » de ses expéditions (III c). A en regarder la suite de près, il semble même qu'il l'a faite en plusieurs « campagnes » successives. Dans ce qu'il nous

reste de l'*Épopée*, on en distingue au moins trois : seule la dernière (IV : 130-160;) est proprement racontée; en accord avec le style « oratoire » du *Poème* (p. 109), les deux autres ne le sont que par transparence, dans les harangues d'Išum : l'une fort claire et circonstanciée (IV : 1-122; p. 141), et l'autre se devinant, plutôt, parmi les ravages du texte, grâce aux parallélismes avec la partie conservée (III c : 1' ss; p. 125). Sauf la dernière campagne, où se fait jour un renversement de la situation, ces épisodes belliqueux sont dirigés contre « Accad », c'est-à-dire contre la Babylonie⁽³⁰⁾, vaincue et victime. Dans III c : 1' ss, si l'on en juge au nom du dieu qui réagit : Enlil (III c : 5'), la cité dévastée serait donc Nippur — et peut-être, dans le contexte perdu, d'autres cités étaient-elles également présentées comme sacrifiées à la Guerre. L'expédition ultérieure d'Erra (p. 14/s), apparemment plus ample et impitoyable, atteint au moins Babylonie (IV : 1-49), Sippar (50s), Uruk (52-62), PARsâ, c'est-à-dire Dûr-Kurigalzu (63s; ci-dessus, n. 21, p. 130), et Dêr (65-72); puis, semble-t'il, plus ou moins *tout le pays*, à partir de IV : 73. Mais avec IV : 128 ss, tout d'un coup, le vent tourne et Erra prend pour cible les peuples et les pays qui entourent Babylonie : au Sud (le Pays-de-la-Mer), au Sud-Est et à l'Est (l'Élam), au Nord-Est (les Qutû; les Cassites et les Lullubû), au Nord (Subartu et Assur) et au Nord-Ouest (les Sutû).

b. *L'Histoire racontée dans Erra et la datation du Poème.*

Ces récits des « campagnes » d'Erra trahissent, çà et là, l'élaboration poétique, le sens du tragique et du crescendo, voire l'emphase de l'auteur : qu'on revoie par exemple, les menaces du dieu en IV : 115 ss (p. 156) et en particulier la vision d'apocalypse qui les clôture, avec cet Univers entier menaçant dislocation et son propre Souverain détrôné! Même la liste, ci-dessus mentionnée, des peuples voisins promis à leur tour aux assauts de la Guerre, ne devrait pas être exempte — contre W.-G. LAMBERT : *AfO*, XVIII, 1958, p. 397 s — d'anachronismes et d'invraisemblances historiques, dans la

(30) Pour cette équivalence, à l'époque, voir par exemple la *Tablette culturelle de Sippar* (BBSt, I, p. 120 s, n° XXXVI; plus loin, p. 146), I : 5; II : 30 — comparé à 18 s; III : 13-16, et nombre de *kudurru* (PHPKB, p. 203 et n. 1248).

mesure où, reproduisant plus ou moins un poncif traditionnel ⁽³¹⁾, elle met ensemble à peu près toutes les ethnies qui, de mémoire d'homme, avaient été l'une ou l'autre fois adversaires de la Babylonie, même si telle ou telle se trouvait, à l'époque envisagée (p. 146 s), apparemment éteinte, ou sans force politique ou militaire : tels les Qutû, les Lullubû et les Cassites. Ces quelques développements imaginaires mis à part (voir aussi un peu plus loin), trop de détails précis, concrets et, pour ainsi parler, littérairement inutiles, se trouvent ici accumulés pour que *l'historicité générale du récit* fasse le moindre doute (comp. du reste *PHPKB*, p. 33). Certes, l'énarration de la dernière « campagne » est terne et conventionnelle; peut-être parce que rapportant une expédition au loin, qui n'avait donc guère laissé de traces ponctuelles dans la mémoire collective en Babylonie même : on y aura suppléé à renfort de clichés, fussent-ils invraisemblables, comme cette mention de « la mer » et des « cannaies » au Nord du Désert syro-arabe (p. 144 n. 33) (IV : 147 s; et comp. III c : 67', d'une part et II c : 38', de l'autre). Pourtant, la précision, au moins, du lieu où s'était opérée la rencontre : la « montagne de *Hîhi* » IV : 139 ss (voir même note), suggère l'historicité substantielle de l'épisode. Par contre, en IV : 1-122, dans le récit des désordres survenus en Babylonie même, quantité de passages frappent par leur inattendu, leur réalisme, leur vérité. Chaque ville a son lot particulier de malheurs, irréductibles à ceux des autres. Prenons la première, Babylone : ce dont elle a souffert, c'est d'une guerre civile (IV : 1-49) : est arrivé d'abord en ville un agitateur (3 s et cf. 15), décidé à y introduire la subversion (3 s) et qui, par ses discours, a rameuté peu à peu autour de lui toute la population (5 s); celle-ci, comme toujours dans de tels cas, s'est trouvée prise d'une brusque bellicosité bien au-dessus de ses moyens (7-12), se montant contre le souverain (13), lequel résidait alors hors la ville (comp. *PHPKB*, p. 172 et n. 1046, pour le temps de *Nabû-mukin-apli* : ± 979-944); ils se sont donc barricadés en leur cité, coupés de toutes leurs sources de ravitaillement (13), et se portant même, dans leur échauffement, à des extrémités fâcheuses : incendies de leurs sanctuaires (14)

(31) Comp., entre autres, l'*Inscription dite de Lugal-ane-mundu* (ZA, XLII, 1934, p. 45 s; III : 29'; IV : 10' et 27'; aussi *PHPKB*, p. 280, n. 1818). Faut-il remarquer que les *Kaldu* (dont la première mention connue remonte à 878 : *PHPKB*, p. 260 ss) ne sont pas mentionnés ici, au moins comme tels?

et luttes intestines sanglantes (16 s). Une fois enserrés dans le filet de leur obstination et de leurs remparts clos, soudain, celui qui les avait menés là, les a trahis et abandonnés : prenant la fuite, il s'en est allé les livrer à la vindicte du souverain, qu'il a monté contre eux (20 ss) (32), l'incitant à les châtier avec la dernière rigueur (23 ss), d'où est sorti un affreux carnage, jusqu'en plein Ésağil (31 ss)... Trois autres villes ont succombé d'emblée, elles, aux *ennemis du dehors*, mais non de la même façon : Sippar a été démantelée (50 s); PARsâ/Dûr-Kurigalzu a vu son temple principal démoli, sans que cet excès arrêât la fureur destructrice de ses assaillants (63 s); et quant à Dêr, la statue officielle de son dieu s'est trouvée emmenée par les vainqueurs, privant ainsi la ville de son souverain surnaturel (65 ss). Pour Uruk, les choses ont été plus compliquées : les ennemis se trouvaient déjà installés, avec leurs femmes et familles, dans la ville, où, d'une part, ils ont profané le temple principal (52-54); et, d'autre part, le nouveau « Gouverneur » (voir n. 18, p. 128), sans doute l'un d'entre eux, choqué par la liberté de certaines cérémonies traditionnelles, les a interdites (55-60); et toutes ces provocations ont fini par avoir raison de la patience de la déesse protectrice de la ville, laquelle, pour la châtier, lui a expédié de nouveaux ennemis, moins accommodants et qui ont dévasté le pays (61 s).

N'ayant par elles-mêmes rien à faire avec le style poétique, ou épique, ou quelque autre nécessité apparente du récit, de telles touches concrètes et détaillées seraient oiseuses si l'auteur ne prétendait rappeler des faits véritablement *survenus* : *historiques*. Certes, il ne se pose, ni ne prétend se comporter, en témoin, ni même en chroniqueur : son propos est tout autre, comme nous le verrons (p. 148 ss). Mais on ne peut entendre son œuvre si, la part faite aux transpositions, aux simplifications, aux amalgames inévitables dans toute élaboration littéraire, on refuse d'admettre que *la trame*, au moins, en est *authentique* : pas

(32) L'épisode de l'apparition du « lion » incarnant Erra (IV : 21) et qui met en mouvement les troupes royales, se comprend mieux si l'on pense que le phénomène a dû être pris pour quelque chose comme un « présage de révolte », ou « de carnage ». Je ne connais point, pour ma part, de protase divinatoire analogue; mais on rappellera que la « Chronique 17 » de TCS, V mentionne plus d'une fois — et naturellement comme autant de mauvais présages — l'apparition de lions (I : 17; III : 11) ou d'autres animaux sauvages (II : 6, 9; 12; III : 2, et de même le *Recueil de prodiges* : CT, XXIX, pl. 48 s : 11). Voir du reste les remarques de A. K. GRAYSON, p. 37 s de TCS, V cité. Autres données ominieuses analogues dans IIc 35' ss, etc.

seulement les divers actes de la pièce, mais leur propre consécution. En somme, Kabti-ilî-Marduk a embrassé toute une époque, pour en faire le cadre et le motif de son *Poème*.

Si l'on veut la réduire à son canevas, on dira *a.* qu'elle a commencé par une ère plus ou moins prolongée de paix et de prospérité : ce que l'auteur évoque en rappelant d'abord le « repos » d'Erra (I : 15 ss) et l'inactivité impatiente de ses troupes (87 ss); *b.* que s'est alors déclenchée, soudain, une avalanche de troubles, de désastres et de malheurs, liés, non à des calamités naturelles, mais à la Guerre, et plus précisément à l'invasion de la Babylonie par des troupes étrangères, ainsi qu'aux luttes intestines consécutives à l'ébranlement du pouvoir central, le tout affaiblissant le pays, le vouant à la misère, à la mortalité accrue, à une façon de néant économique et politique : ce sont les « campagnes » décrites par Išum en III c et IV : 1-112 ; *c.* qu'à ce moment, un espoir inattendu a surgi : d'une part les rivaux de Babylone, tout à l'entour, ont commencé de s'entredétruire, la libérant de leur contrainte (IV : 131-136); de l'autre, elle a réussi à poursuivre et à vaincre chez lui son plus puissant ennemi (IV : 139-150) : elle va donc pouvoir reprendre des forces, retrouver sa richesse et sa prépondérance d'auparavant (cf. IV : 136 et V : 24 ss).

En admettant que cette construction représente bien un segment de l'histoire babylonienne, forcément prolongé sur de longues décades, pour le moins, nous devrions pouvoir l'identifier et le recaser en son temps. Ce n'est pourtant pas facile. D'abord, très inégalement répartie de par le triple hasard cumulé de la mise par écrit des archives, de leur conservation et de leur découverte, notre documentation nous laisse d'énormes blancs sur les trois millénaires qu'elle couvre. D'un autre côté, l'interminable histoire de ce pays, comme de tous ceux qui en ont une, est faite d'alternances de paix et de guerres; de hauts, de bas, puis de reprises. Un nom propre de souverain ou de haut fonctionnaire nous fournirait un précieux repère : mais l'auteur du *Poème*, n'entendant pas le moins du monde faire œuvre d'annaliste, ne s'est point soucié de telles précisions. Outre les indices, assez flous et d'un usage souvent incertain, que nous présentent la langue, le style et l'idéologie, ou quelques très vagues jalons, juste pour nous fixer un *terminus post quem*, comme la mention des Cassites (IV : 132), et surtout le rôle attribué à Marduk, manifestement identique à celui qu'a inauguré, ou ratifié, la théologie de l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 79 ss, et ici, plus loin,

p. 150 s), l'unique trait apparemment typique et exploitable, c'est la mention répétée des Sutû, des Sutéens, présentés comme étant, à l'époque, les pires ennemis et les plus triomphants de la Babylonie : ce sont eux qui ont provoqué les désordres d'Uruk (IV : 52 ss), eux qui ont mis Dêr à sac, emportant l'image d'Ištaran (69); eux à qui, vu le contexte, on peut *grosso modo* imputer le sac de Sippar (50 s) et de Dûr-Kurigalzu (63 s); eux qui restent qualifiés de « puissants » en V : 27; et, vu leur lien historique avec la « montagne *Hlhi* », (33), eux qui y ont dû subir la défaite sanglante décrite en IV : 139 ss.

Depuis les débuts du II^e millénaire, pour le moins, jusqu'aux temps d'Asarhaddon (680-669), les Sutû sont assez souvent mentionnés dans notre littérature historique; mais, pour les mêmes raisons de répartition incertaine et capricieuse des documents, cumulées du fait qu'ignorant, il y a des chances, toute tradition écrite, ces gens ne nous ont rien laissé d'eux-mêmes, leur histoire est assez mal connue (voir au moins J. R. KUPPER, *Les Nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, 1957, p. 83 ss; J.T. LUKE, *Pastoralism and Politics in the Mari Period*. Thèse de l'université de Michigan, 1965, p. 107-111, etc.; et J. A. BRINKMAN, *PHPKB*, 1968, p. 285 ss). Leur nom, qui avait d'abord désigné un *groupe ethnique* de nomades ouest-sémites, dont le point d'attache territorial se trouvait au Nord-Ouest de la Mésopotamie, aux franges de la Syrie, autour de ce Djebel-Bišrî qu'ils hantaient volontiers depuis longtemps (33), a pu s'étendre, dès le milieu du II^e millénaire, aux représentants d'un

(33) Comme on le lit dans *Lipšur Litanies* (E. REINER, *JNES*, XV, 1956, p. 134 : 38 s), la « montagne » (terme fort élastique et qui peut désigner une simple région de collines) « de *Hlhi* » était une « montagne (du pays) d'Amurru », tout comme la « montagne de Basar », dont nous savons qu'elle représentait le Djebel-Bišrî, au NE de Palmyre dans la direction de l'Euphrate (J. R. KUPPER, *Les Nomades en Mésopotamie...*, 1957, p. 47 et 150, n. 1; D. O. EDZARD, *Die « zweite Zwischenzeit »...*, 1957, p. 35 s; A. FALKENSTEIN, *Die Inschriften Gudeas*, 1966, p. 51 s). On sait que les nomades ouest-sémites, et notamment les Sutû, avaient affaire avec cette région, qui semble avoir été pour eux tout au moins un centre de ralliement (J. R. KUPPER, *op. cit.*, p. 95; 90; 93 s, etc.). D'après la « Chronique 22 » de *TCS*, V (p. 171 : 8, et p. 267 *ab*), vers 1350, Kadašman-Ĥarbe, après avoir infligé aux Sutû, chez eux, une sévère défaite, aurait fait construire des forts dans la « montagne de *Hlhi* », sans doute pour les mieux subjuguier dans leur propre pays. Si l'on en croit la graphie *Hé-e-hé*, que cite CAGNI, p. 243, dans le rituel hittite de *Ĥišuwa*, publié par H. OTTEN (*ZA*, LIX, 1969, p. 250 : 25, et cf. p. 253 s), *ĤI.ĤI* serait donc le rendu phonétique d'un toponyme.

type social, de semi-nomades remuants et pillards. Quoi qu'il en soit, nous les trouvons, vers le dernier tiers de ce millénaire, en relations étroites avec les Araméens, qui émergeaient alors au plein jour de l'Histoire : peut-être même les a-t-on souvent confondus avec eux (*PHPKB*, p. 85). Les heurts de ces Sutû avec les souverains de Babylonie et d'Assyrie ne se comptent pas, que ces derniers aient été vainqueurs ou vaincus. Mais, pour autant que nous soyons informés, et comme l'avait fort bien vu, dès 1958, W. G. LAMBERT (*AfO*, XVIII, p. 398), il n'y a guère qu'une séquence historique qui « colle » à peu près parfaitement à la trame d'*Erra* ci-dessus décortiquée (p. 143) : c'est le temps qui sépare le milieu de la II^e dynastie d'Isin, vers 1100 avant notre ère, des alentours de 850.

Dans ce quart de millénaire, on trouve, à la suite, les trois « moments » de ladite trame.

a. Tout d'abord, une ère de tranquillité, de prospérité et de prépondérance économique et politique de Babylone, culminant au règne glorieux de *Nabuchodonosor I* (1124-1103; *PHPKB*, p. 91 s et 104 s) — celui-là même à qui l'on attribue l'état des choses qui a dû permettre, sinon la composition, au moins le triomphe de l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 79) — et poursuivie, plus ou moins, au temps de ses successeurs *Enlil-nadin-apli* (1102-1099; *op. cit.*, p. 91 s et 116 s), *Marduk-nadin-aḥḥê* (1098-1091; *op. cit.*, p. 91 s et 119 s) et *Marduk-šapik-zêri* (1080-1068; *op. cit.*, p. 91 s et 130 s).

b. Les choses se gâtent à partir des alentours de 1090 : s'ouvre alors pour la Babylonie un temps de décadence et, pour près de deux siècles, de retour à l'insignifiance économique et surtout politique. Pas seulement à cause du renforcement de la puissance de sa rivale du Nord, l'Assyrie, qui va la contrebalancer et plus d'une fois l'éclipser (*op. cit.*, p. 124 ss); mais surtout de la brusque arrivée sur le théâtre mésopotamien des envahisseurs araméens (*op. cit.*, p. 92 s; 127 s; 132 s et 277 s). Ils apparaissent, poussés peut-être par une famine générale particulièrement sévère, sous le règne de *Marduk-šapik-zêri* (*op. cit.*, p. 132 s). Mais leur pression se fait plus forte, dégradant périlleusement la situation, sous *Adad-apla-iddina* (1067-1046; *op. cit.*, p. 135 s). Qu'il ait été lui-même de souche araméenne — ce qui supposerait déjà un premier triomphe de ses congénères en Babylonie — ou qu'on lui ait seulement attribué, plus tard, une telle origine, peut-être pour sa faiblesse à l'égard des envahisseurs (*op. cit.*,

p. 136 ss), toujours est-il que ces derniers, avec leurs alliés, sinon leurs *alter ego*, les Sutû, font de son temps, dans le pays, une première poussée spectaculaire et désastreuse : ils « profanent » (*šulputu*) Duranki, c'est-à-dire Nippur ; « désorganisent (?) » (*šuhbutu* ; voir la note de A. GOETZE dans *JCS*, XIX, 1965, p. 128 b) le culte de Šamas à Sippar, et démolissent également au moins Dêr et Dûr-Kurigalzu, dont le nom, ici aussi, est écrit *PARsâ*, « emportant les dépouilles de Sumer et d'Accad » (voir l'inscription de *Simbar-Šihu* — env. 1026-1009 — publiée dans *JCS* cité, p. 131 ss : lignes 10 ss ; et également la « Chronique 24 » de A. K. GRAYSON, *TCS*, V, 1975, p. 180 s : lignes 8 ss ; aussi *PHPKB*, p. 138 s et notes, et, pour la destruction de Nippur, p. 134, fin de la n. 794). N'est-ce pas justement la situation décrite dans *Erra IIIc* et *IV : 50-72* ? Un certain nombre de rencontres sont frappantes, alors que les rares divergences s'expliquent aisément : Uruk, et surtout Babylone, ayant succombé à d'autres causes *directes* qu'aux invasions (p. 141 s). Ces premières poussées des envahisseurs ont pour longtemps sonné le glas de l'hégémonie de Babylone, et plongé le pays dans le désordre, la décadence et les malheurs : la succession rapide des souverains et des dynasties (*PHPKB*, p. 148 ss) le suggère, et si nos archives n'ont pas gardé le souvenir de maux aussi détaillés que l'a fait Kabti-ilî-Marduk en son œuvre (*IV : 72 ss*), tout suggère qu'il n'a pas dû forcer la note : on le devine à quelques lueurs sinistres que laissent passer nos rares documents de l'époque, touchant les usurpations de pouvoirs (*PHPKB*, p. 155), les famines (p. 157), voire les interruptions, causées par le malheur des temps, du service régulier du culte (*ibid.* ; et comp. la *Tablette cultuelle de Sippar* (citée n. 30, p. 140), col. I : 24 s). Les ravages des « Araméens », et leurs conséquences désastreuses, se sont poursuivis sous le règne de *Nabû-mukîn-apli* (vers 950 ; *PHPKB*, p. 171 ss) et jusqu'au temps de *Nabû-aplaidina* (entre 887 et 855, à quelques années près ; *op. cit.*, p. 182 ss). Mais, sous ce dernier roi, la chance tourne en faveur de Babylone.

c. C'est le « troisième temps » marqué ci-dessus. *Nabû-aplaidina* est parvenu, non seulement à rétablir l'ordre intérieur (*op. cit.*, p. 189) et les bonnes relations avec l'Assyrie, assurant ses arrières au moins de ce côté (p. 183 s), mais surtout, pour la première fois depuis deux siècles, à « abattre les Sutû, ces cruels ennemis dont les méfaits n'avaient jusque-là fait que croître » (*Tablette cultuelle* citée, col. II : 26-28), et, de la sorte, à restau-

rer l'intégrité et la prospérité de son royaume en ruines : « rendant à nouveau habitables les villes, rebâtissant les anciens sanctuaires démolis et en planifiant de nouveaux, restaurant les rites et la liturgie et remettant en vigueur le service-régulier des dieux » (*it.* II : 30-III : 5). Aucun détail, jusqu'aujourd'hui, ne nous est connu sur les circonstances de cette victoire, mais tout porte à penser que désormais, la Babylonie a pu se croire délivrée une bonne fois du terrible danger qui l'avait quasiment effacée de la carte pendant deux siècles (*PHPKB*, p. 279 s et 885 s) : tous les espoirs lui étaient dès lors permis de retrouver son opulence et son hégémonie.

On le voit d'emblée : c'est là le propre cadre, non seulement historique, mais psychologique d'*Erra*. Il est vrai qu'une liste séleucide des *Apkallu-ummânu* (J. van DIJK, dans *XVIII. vorläufiger Bericht der... Ausgrabungen in Uruk/Warka*, 1962, p. 44 ss : *W* 20030, 7) semble faire de Kabti-ilî-Marduk un contemporain de l'époque d'Ur III (p. 45 : 13; et voir p. 51 a, avec la note 130), opinion tout aussi invraisemblable, si on la prend au pied de la lettre, que celle qui, dans la même liste (12), donne la première moitié du III^e millénaire pour le temps de l'auteur de l'Épopée de Gilgamesh (voir du reste *op. cit.*, p. 50 a s). Notre auteur n'a pu vivre qu'après les deux siècles de décadence qu'il décrit, et au moment où Babylone pouvait encore compter retrouver la première place — avant que ces espoirs fussent déçus, comme ils ont commencé de l'être dès le règne de *Marduk-sakir-šûmi I* (autour de 854-819; *PHPKB*, p. 192 ss), successeur de *Nabû-apla-iddina*. *Erra* n'a donc chance d'avoir été pensé et écrit que du temps de ce dernier roi ⁽³⁴⁾.

(34) La tentative de W. VON SODEN (*UF*, 3, 1971, p. 255 s) de rabaisser d'un siècle cette date de composition, pour la fixer « entre 765, au plus tôt, et les premiers mois de 763, au plus tard », sous Eriba-Marduk (\pm 769-761; *PHPKB*, p. 221 s), peut, *salva reverentia*, être tenue pour un échec. Sans parler du transfert du contexte historique et psychologique du *Poème* dans une tout autre situation, qui ne « colle » guère avec sa propre trame, sa démonstration suppose avant tout que la vacance du culte d'Ištar à Uruk, attribuée à ce roi par Nabonide (*VAB*, IV, p. 274 s, II : 11 s), serait celle-là même que nous trouvons ici décrite (IV : 52-63). Or, on ne remarque entre elles pas le moindre trait typique commun, hors le fait matériel du culte interrompu (en réalité : par les habitants d'Uruk; voir *PHPKB*, p. 222 et n. 1393). Il y aurait bien de la témérité à soutenir qu'un pareil accident ne se serait produit qu'une seule et unique fois dans toute l'histoire d'Uruk, même réduite au premier tiers du I^{er} millénaire.

c. *La théologie de l'Histoire et la composition d'Erra.*

Les siècles qui forment le canevas de son *Poème*, Kabti-ilî-Marduk n'entendait pas en faire ce que nous appellerions la *chronique*, mais la *théologie*; il ne voulait pas les raconter, ou en restituer le déroulement, mais en fournir une *explication*, et sur le plan religieux, sur lequel, aux esprits du temps, ils devaient poser un problème. Comment cette cité illustre, siège de l'Ésagil et résidence du roi des dieux, sacrée, depuis l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 101 s, 104) la Capitale et le « Nœud » de l'Univers, comment avait-elle pu se trouver ruinée et humiliée à ce point ? C'est un peu la même question torturante que se poseront, quelques siècles plus tard, les fidèles de Yahweh après la ruine de Jérusalem; et l'émouvante plainte de Marduk sur sa ville de choix, en IV : 40-44, évoque les accents du livre biblique des *Thrènes*. Comme les prophètes d'Israël à leur façon, notre auteur, s'il voulait comprendre, et faire comprendre, devait se hausser au propre niveau de l'intervention des dieux dans les affaires des hommes. Et c'est ce qu'il a fait : mettant en balance, d'une main la destinée de Babylone telle qu'elle se présentait à lui dans l'histoire des derniers siècles, et de l'autre ce qu'on lui avait appris du système des forces surnaturelles en action dans le monde, il a, pour éclairer celle-là par ceci, déduit et composé, sous forme de récit, toute l'explication qu'il nous présente. Voilà pourquoi il faut bien parler de *raisonnement théologique* et de *théologie*, même si cette dernière, par la qualité et le mécanisme des agents et des causes qu'elle invoquait et par sa conception des choses, était encore en pleine optique *mythologique* (voir encore ci-avant, p. 157 s).

Sur ce plan, notre Kabti-ilî-Marduk avait à sa disposition un autre schème explicatif : c'est à savoir le théorème bien connu qui rattachait le malheur à la faute de celui qui en souffre (comp. *Les Problèmes du Mal en Mésopotamie ancienne*, à paraître dans le *Dictionnaire des Mythologies*, Flammarion; complété par *Le Problème du Mal en Mésopotamie ancienne : Prologue à une étude du « Juste souffrant »*, Document 77/7 de *Recherches et Documents du Centre Thomas More*, 1977). Une telle articulation figure en effet, non seulement un peu partout, en Mésopotamie, depuis la fin du III^e millénaire, et en particulier parmi le vaste champ de l'Exorcisme et celui des Interrogations sur la souffrance des hommes (*ibid.*), mais au centre d'ouvrages que nous appellerions volontiers, comme *Erra*, de « mythologie

historique ». Telle cette fameuse « Chronique » dite « de Weidner », qui rend compte des aléas heureux ou malheureux dans la suite des règnes, par la volonté rétributrice de Marduk, récompensant les souverains pieux par la prospérité de leurs royaumes, et châtiant *a contrario* les autres (ZA, XLII, 1934, p. 15 s; et TCS, V, p. 43 s et 145 s). Kabti-ilî-Marduk connaît cette doctrine, à laquelle il fait deux ou trois allusions explicites (notamment IV : 60 et 104-107); mais il est remarquable qu'il se soit refusé à l'appliquer à son problème : nulle part il ne suggère la moindre culpabilité des hommes, des Babyloniens ou de leur « Gouverneur », qui aurait provoqué les malheurs déclenchés sur eux par Erra. Le passage le plus formel, I : 122, est bien vague et rappelle un peu trop les mensonges d'Erra se présentant comme chargé par Marduk de saccager la terre (voir plus avant, n. 36, p. 153). Le renvoi, du reste ambigu, qu'il fait, en V : 6, à une « faute antérieure », laquelle l'aurait poussé à « tramer du mal », s'éclaire par le vers suivant, parallèle, où il reconnaît avoir « abattu les populations » — comme Marduk avait causé le Déluge, dans I : 132 — « pour s'être mis en colère » (V : 7). Ce sont là, de toute évidence, des excuses qu'il se donne pour motiver un carnage que, de toute façon, il était bien décidé à faire, comme on le voit dès le début du Poème (I : 92 ss). Ne se compare-t-il pas, un peu plus loin (11 s), à un « lion rugissant, dont « on ne peut arracher la proie » et à « un enragé qu'il est impossible de raisonner »? De même, et dans le même sens, met-il plus d'une fois en avant le « mépris » que les hommes lui auraient témoigné (*lâ šaḥātu zikri* : AHw, p. 1129 b, et *leqû šeṭûti* : AHw, p. 1222 a; voir I : 120 s; III d : 15' et IV : 113). Išum souligne le caractère imaginaire d'un tel mobile lorsque, dans III d, il rappelle — non sans exagérer quelque peu (voir p. 156) — les extraordinaires prérogatives accumulées par son Maître, sa gloire, la terreur qu'il inspire, tout ce qu'il concentre en ses mains de pouvoirs, finissant son discours par cette exclamation ironique : « Et avec tout cela, tu te prétends méprisé? ». Un autre trait, qui va dans le même sens, c'est lorsque les Sept se prétendent également, eux et leur Chef, l'objet du « mépris » « (même) des animaux domestiqués et sauvages » (I : 77)! En réalité le « mépris » qu'on lui porterait ne constitue nullement une véritable offense perpétrée contre lui par les hommes : il traduit simplement la crainte qu'Erra éprouvait de s'exposer à la dérision de tous, dans la mesure où, en ne faisant pas la Guerre, il trahirait sa vraie nature, qui était précisément de la faire.

Pourquoi Kabti-ilî-Marduk s'est-il ainsi refusé à adopter l'explication théologique des malheurs de son pays par une culpabilité quelconque de ses habitants provoquant la vindicte divine? On ne saurait invoquer une simple prétérition : il n'était pas facile d'écarter de sa pensée un axiome théologique à ce point répandu, alors qu'il avait animé des œuvres aussi considérables, et proches de lui, que le *Ludlul* (fin du II^e millénaire) et la *Théodicée* (un peu plus tard; voir *Les Problèmes du mal...*, cité ci-devant, p. 148). Le seul mobile raisonnable que l'on entrevoit, c'est que notre auteur entendait bel et bien *nier* toute responsabilité de ses malheurs, toute offense contre les dieux, de la part de Babylone — *parce que c'était Babylone*. Cette ville voulue, construite et habitée par le Souverain de l'Univers (*Enûma eliš*, V : 117 et VI : 49 ss), était donc sainte et ne pouvait, de soi, déchoir de son caractère sacré en manquant au respect ou à la volonté de son dieu souverain. Si l'on songe aux vues différentes que d'autres, en Assyrie notamment, pouvaient dès lors partager sur ce point, on sera porté à penser qu'une intention apologétique, de la part du babylonien Kabti-ilî-Marduk, n'était pas absente de son parti pris. Quoi qu'il en soit, il montre clairement qu'à ses yeux la déchéance de Babylone et sa longue misère n'avaient été en rien le résultat d'un désaccord des hommes vis-à-vis des dieux, mais qu'elles répercutaient ici-bas un conflit entre les dieux, conflit enraciné dans leur propre *nature*. Voilà pourquoi il a placé Erra au centre de son œuvre.

Erra, c'est Nergal, souverain des Enfers (p. 110 s). Quelles qu'aient été les circonstances, du reste immémoriales, qui ont rattaché ce dieu, d'abord « céleste », au Royaume inférieur, dont il était devenu le maître par son union avec Ereškigal (*Annuaire 1971-1972*, p. 97 ss), un pareil « changement de signe » a certainement modifié son image. Assimilé à d'autres divinités chthoniennes, et en particulier à Meslamtaèa (E. Von WEIHER, *Der babylonische Gott Nergal*, p. 6 ss, etc.), il s'est trouvé, de par son destin même, chargé *ex officio* de peupler son royaume, dans lequel on ne pouvait entrer que par la mort ; ce qui le contraignait à organiser, non seulement des décès individuels « avant l'heure », mais surtout de ces grandes hécatombes des épidémies et des guerres : ainsi « dévorait-il » (*akâlu* : *CAD*, A/1, p. 253 b s : 5 a) les vivants par vastes quantités. Peut-être une telle silhouette, déjà fort peu rassurante, s'est-elle dessinée de traits plus noirs, lorsque l'Enfer, de simple En-bas, symétrique négatif du Ciel, lieu de rassemblement des ex-vivants, est devenu, avec le temps,

quelque chose d'hostile aux hommes, dans la mesure où les Trépassés (et *a fortiori* leurs dieux) se sont trouvés imaginés envieux des vivants et décidés à leur nuire, pour les entraîner avec eux (*Annuaire 1971-1972*, p. 86; et *1972-1973*, p. 101). Dans la célèbre « *Vision de l'Enfer* », plus récente qu'*Erra* d'une centaine d'années, Nergal est dépeint comme un être d'épouvante (*Annuaire 1972-1973*, p. 97), et déjà, dans notre Épopée, « tous les dieux tremblent devant lui » (III d : 9' ; V : 1 ss). C'est, d'une part, que, roi de cette moitié du Cosmos qui contrebalançait le Ciel, il ne le cédait donc, en autorité, qu'au propre souverain de l'Univers, Marduk; et que, de l'autre, il était devenu le maître de tous les carnages. Car ce n'était pas le dieu de la Guerre en tant que technique d'acquisition des biens et de la puissance, la Guerre, nous dirions : « positive », laquelle, comme toutes les techniques, relevait du domaine d'Enki/Éa (*Enki/Éa, l'intelligence et la fonction technique du pouvoir*, dans le *Dictionnaire des Mythologies* cité p. 148) : le mythe sumérien d' « *Enki et la mise en ordre du monde* » (*ibid.*; et surtout C. A. BENITO, « *Enki and Ninmah* » and « *Enki and the World Order* », Thèse de l'université de Pennsylvanie, 1969, p. 77 ss et p. 110 s et 135 : lignes 421 ss) le montrait déléguant, parmi d'autres « spécialisations culturelles », celle-là à Inanna/Ištar. Erra, c'était le dieu de la Guerre « négative » et en quelque sorte « sauvage », la Guerre-fléau, destruction, source de malheurs, de ruines et de morts, pure manifestation de la violence et de l'arbitraire, comme celle considérée en notre Poème : exclusivement du côté de ses victimes. Rien ne peut mieux démontrer que la pratique d'une pareille « Guerre » était, aux yeux de Kabti-ilî-Marduk et de ses contemporains, dans la propre constitution et nature d'Erra, comme le couplet — un des plus vigoureux de l'Épopée entière — où, en réponse à Išum s'enquérant des raisons qu'il pouvait avoir d'ouvrir ses hostilités, il se proclame essentiellement *fait pour la Violence, la Tyrannie et la Destruction* (I : 106-109), même s'il lui arrivait de l'oublier parfois un moment, pour se livrer, comme tout bon guerrier, à une existence détendue et paillardes.

Selon la théologie du temps, seul Erra pouvait donc, par sa nature même et hors toute question de responsabilité et de justice rétributive, rendre raison d'une suite d'événements aussi inattendus, déraisonnables, brutaux comme un séisme, que ceux dont avait souffert si longtemps Babylone : il suffisait de voir et faire voir sa main et ses motivations derrière les agents connus

et constatables de ces malheurs, simples marionnettes qu'il manipulait à sa guise et qui, sans sa direction et motion, seraient restées immobiles.

Mais encore fallait-il que ce dieu, ainsi choisi pour fournir la clé de l'énigme, pût se laisser aller d'emblée à cette même nature dévastatrice : dans l'ordre des choses inauguré par l'*Enûma eliš*, il n'était pas question qu'il se dérobat, fût-ce lui, à l'autorité souveraine de Marduk; et il n'était pas question davantage que ce dernier souffrît, sous ses yeux, le sac, le viol, l'anéantissement de sa capitale. Aussi Kabti-ilî-Marduk a-t-il été conduit à ménager comme un stratagème pour concilier la nature d'Erra, portée par son propre poids au saccage, et le droit de *veto* de Marduk. Dans le type de vision des choses propre au discours mythologique, il suffisait, pour cela, qu'Erra se livrât à ses excès *en l'absence de Marduk*. Il lui fallait donc obtenir d'abord de ce dernier qu'il se retirât un temps du siège du pouvoir universel. Et comme sa présence *réelle* en ce siège se trouvait matérialisée par sa Statue de culte, placée au propre cœur de l'Ésagil et DANS laquelle il se dissimulait, et DE laquelle il gouvernait (voir la pénétrante analyse de W. G. LAMBERT dans *AfO* XVIII, 1958, p. 399), Erra devait donc persuader Marduk de la nécessité urgente de repolir et remettre à neuf cette « Précieuse-Image », comme il l'appelle (*šukuttu*; mot à mot « biens-précieux-que-l'on-possède » : comp. *ZA*, LVIII, 1967, p. 7 s; et surtout « parure » : *RA*, XLIII, 1949, p. 9; ici I : 127; 140 ss; II b : 21 ss; 30; 44; III c : 50) ⁽³⁵⁾, amatie par les ans — « encrassée, vermoulue, couverte de poussière, et noircie de fumée », comme dira quelques siècles plus tard ce connaisseur des temples de Babylone qui a écrit le saisissant document de la « *Lettre de Jérémie* » : comp. lignes 13, 18, 22, p. 601 s de R. H. CHARLES, *The Apocrypha... of the Old Testament*, I, 1913. S'il acceptait cette toilette de son revêtement, Marduk serait bien obligé de s'en libérer un temps, et, par suite, de quitter les lieux pour se retirer en quelque résidence surnaturelle (II a : 1 s), laissant ainsi les mains libres à Erra. C'est tout le sens de la seconde moitié

(35) Dans *La splendeur divine*, 1968, p. 49, n. 86, M^{me} E. CASSIN a heureusement rapproché ce *šukuttu* de l'*agalma* qui, en Grèce, « après avoir désigné l'objet « précieux », noble, a fini par signifier également la statue de divinité », comme l'avait souligné L. GERNET (p. 97 s de *La notion mythique de la valeur en Grèce*, — p. 93-137 de *l'Anthropologie de la Grèce antique*, 1968).

de la Tablette I (124-191; et II a : 1 s). Le modèle de cette péripétie, dont pour ma part je ne connais pas d'autre exemple en notre littérature mythologique, aura été fourni à Kabti-ilî-Marduk par quelque situation historique, connue peut-être de lui par plus d'un exemple — encore que *nous* en ignorions tout : mais qui s'en étonnera? —, d'un haut fonctionnaire décidé à agir contre la volonté de son souverain et qui, incapable de l'éliminer ou de le supplanter, l'éloigne par la ruse, en invoquant quelque prétexte fallacieux, et se trouve ainsi libre de n'en plus faire qu'à sa tête. Ici, la ficelle est bien grosse et, pour peu que l'on lise de près les propositions d'Erra et ses promesses emphatiques (en particulier I : 181-189), sa mauvaise foi est manifeste ⁽³⁶⁾. Faudrait-il en tirer que Marduk, dans *Erra*, n'est qu'un personnage facile à berner, naïf, falot, ou trop vieilli dans le pouvoir pour trouver encore la force de l'exercer inflexiblement? Ce serait oublier que le code mythologique ne se déchiffre pas comme le récit historique. Dans le mythe sumérien d'*Inanna et Enki* (G. FARBER-FLÜGGE, *Der Mythos « Inanna und Enki »...*, 1973), lorsque la déesse dérobe les *ME* au dieu d'Eridu, préalablement enivré par ses soins, pour les transporter à Uruk, ce que l'auteur veut dire, c'est simplement que, grâce à elle, cette ville, qui ne les possédait pas, les a désormais acquis, eux et la civilisation qu'ils concrétisent, mais non pas, comme nous l'entendrions selon l'optique d'Euclide, *au détriment* d'Eridu! De même ici suffisait-il que le prétexte avancé par Erra fournît une raison satisfaisante de l'absence de Marduk, sans autoriser pour autant des conclusions fâcheuses touchant sa courte-vue ou sa faiblesse.

Une fois laissée libre d'agir, la nature sauvage et carnassière d'Erra ne semble pas, aux yeux de notre auteur, avoir fourni, à elle seule, une explication congrue et complète de la situation historique telle qu'il la voyait. Aussi a-t-il jugé nécessaire d'y faire intervenir un autre double ressort : d'une part, un élément stimulateur au mal — Les Sept; et de l'autre, un agent modérateur — Išum.

(36) D'autant qu'à plusieurs reprises (II b : 14' ; II c : 18' ss ; III c : 43' et 56' ; et aussi I : 122 — ci-devant, p. 149) Erra justifiera ses massacres, devant Išum, par des mensonges éhontés, les présentant, contre toute évidence et contre tout ce qui nous est conté par ailleurs, comme la simple exécution des volontés et commandements de Marduk.

Comme il le montre, en somme, dans **I : 45-90**, les Sept ont pu lui paraître indispensables pour rendre compte du brusque réveil d'Erra après son farniente prolongé, et de la sorte de rage avec laquelle, excité par eux, il échafaude aussitôt de sinistres projets. Mais il ne faut pas oublier que, sur le modèle des chefs de guerre d'ici-bas, les grands capitaines surnaturels de la mythologie ont été régulièrement présentés accompagnés de leurs troupes, à la fois armes et auxiliaires de combat, officiers et soldats. Dans le *Mythe d'Anzû*, par exemple, Ninurta prend avec lui les Vents, Tornades et Tempêtes (*Annuaire 1970-1971*, p. 126 s); et pareillement Marduk, dans l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 93 s), tandis que Tiamat avait sa compagnie de monstres (*ibid.*, p. 89) : les Sept composent naturellement cette troupe d'Erra (voir du reste **I : 40 ss**). D'autant que, non seulement leur caractère féroce et combatif était connu par ailleurs (comp. *AGE*, p. 442, s. v.; *RA*, XXI, 1924, p. 196; ce que résume à sa façon notre *Poème* dans **I : 30-39**), mais la tradition les avait, depuis longtemps sans doute, rattachés à Nergal (*AN-Anum*, VI : 151; *BBR*, p. 168 s, n° 54 : 12 s et rev. 9; *RA* citée, p. 190 : 10; etc.). Kabti-ilî-Marduk se devait de tenir compte de telles données : il a donc introduit, non seulement les Sept en son récit, mais pour les présenter et les raccrocher à Erra, la légende de leur naissance et de leur « destin » (**I : 28 ss**), thème quasiment inconnu par ailleurs, dans l'état actuel de notre documentation (voir du reste p. 158). Conformément à leur vocation première, leur rôle, ici, est exclusivement militaire : ils s'impatientent au repos (**I : 87 ss**), ne rêvent que plaies et bosses (**45 ss**) et, véritables gens de guerre (**47 ss**), lorsqu'une campagne est décidée, ils ouvrent la marche (**I : 98; III c : 26**; mais après le Capitaine, selon **V : 140**).

Išum aussi avait été versé, par la tradition, au cycle de Nergal, et associé à son personnage, dont il était le *sukkallu* : le « lieutenant » (*AN-Anum*, VI : 16, etc.; sur le sens de ce mot, voir ci-devant, n. 5 p. 114). Comme tel, il lui arrivait de se livrer, lui aussi, à des combats effrénés et exterminateurs : certaines apodoses divinatoires, au moins à l'époque récente, le représentent, sur le même pied que son maître, comme « dévorateur des hommes et des pays » (*ACh*, II^e Suppl., p. 13, n° IX : 2; p. 92, n° LXX : 3 s). Mais, d'un autre côté, on le dépeignait (voir *AGE*, p. 324), comme « sage » (*emqu*), « conseiller » (*mâliku*) et « juste », « ami de la justice » (*râ'im kînâti*), c'est-à-dire, en somme, *modéré*; « accessible aux prières » (*šemû ikribi*), voire « préservateur de la

vie » (*eṭir napišti*); et, dans la *Vision de l'Enfer*, il est, de ce cruel et terrifique royaume, la seule figure pitoyable, le seul qui implore — et avec succès! — son souverain formidable en faveur de Kummâ (*Annuaire 1972-1973*, p. 97). Kabti-ilî-Marduk a tenu compte de cette double donnée traditionnelle : Išum est le « Faux Égorgeur, aux mains faites pour agiter ses armes déchaînées », si bien qu'à ce spectacle, « Erra en personne tremble sur place » (I : 4 s). Mais il est aussi le « Pasteur des têtes-noires », le « Berger des peuples » (I : 3), qu'il appelle une fois « mes gens » (III c : 30), se déclarant ainsi leur défenseur attitré (cf. du reste I : 107). Et il l'est, bel et bien, puisque, guerrier avant tout, comme le soulignent ses qualificatifs (p. 112), et obéissant à son Chef lorsqu'il s'agit d'organiser les campagnes décidées par ce dernier et de donner le départ aux troupes (I : 96 s; II c : 12 s; III c : 24' s; IV : 138 s), il ne cesse à chaque fois de tenter de freiner les projets sanguinaires d'Erra, dont il lui souligne la nuisance (I : 100 ss; II c : [2' s]; III c : 35' s; et comp. V : 13; 41), et ne lui obéit au bout du compte, manifestement, qu'à contre-cœur.

Cette personnalité complexe servait les dessins de Kabti-ilî-Marduk. Il ne lui fallait pas seulement expliquer la brusque et prolongée ruée sur le pays, mais aussi l'arrêt inattendu, à la fin, de ces persévérantes attaques et leur détournement sur les ennemis d'Accad, à l'avantage de ce dernier. C'est à Išum, guerrier, sans doute, mais ennemi de « la Guerre pour la Guerre » prônée par les Sept et poursuivie par Erra, et partisan de la seule « Guerre positive », intelligente et non brutale, que notre auteur pouvait confier le soin de défendre — avec succès, en fin de compte — les Babyloniens, et, par là, les propres intérêts du monde divin (comp. I : 102 s; III c : 36' s; V : 13-15). La situation fait penser à celle du Déluge : Enlil, n'écoutant que son impatience, a décidé, d'un coup de tête, de détruire les hommes, sans réfléchir que, ce faisant, il va priver les dieux de leurs seuls fournisseurs de biens consommables et les ramener à l'angoissante conjoncture d'avant l'invention des hommes par Éa, lorsque, les dieux travailleurs s'étant refusés à poursuivre leur tâche, il ne restait plus à la société divine qu'à « périr »; Éa, intelligent, avisé par nature, devait éviter ce malheur; mais ne pouvant agir contre son souverain, il a donc pris le parti de *ruser* avec lui, pour le sauver malgré lui, non moins que tous les autres dieux. De même, *positis ponendis*, Išum a compris la désorganisation du monde, le marasme irrémédiable où les guerres d'Erra, en

risquant d'anéantir les hommes, allaient replonger les dieux (voir du reste V : 14-15); et ne pouvant désobéir en face à son Maître, le contrer ou le combattre, il a entrepris de le faire changer de propos par la *ruse*. Il sait qu'Erra n'est pas seulement brutal, mais infatué de sa force et vaniteux : il redoute à tout bout de champ qu'« on le méprise » (p. 149). Aussi va-t-il le *flatter*, pour l'amener à ses propres vues, favorables à Accad. C'est tout le sens du discours qu'il prononce à partir de III d : non seulement il proclame très haut à Erra, non sans emphase, sa suprématie universelle (3'-6'); sa libre disposition des principaux palais de gouvernement du Monde : de l'Éšarra céleste, à l'É-engur infernal, en passant par l'Ésagil central (7's; comp. *Annuaire 1975-1976*, p. 101 s); de sa mainmise sur « tous les pouvoirs de tous les dieux », lesquels, même les plus notables, tremblent tous devant lui (9'); mais il lui reconnaît la prépondérance absolue en matière de guerres (12'b s), et brosse un vaste et éloquent tableau des immortelles prouesses qu'il a accomplies dans ce domaine (IV:1-111) — il s'était déjà essayé, en III c, à ce genre de compliments apparemment sans succès : parce qu'il ne les avait pas poussés assez loin? Pour finir, il va jusqu'à lui prêter les projets les plus fous pour bouleverser l'univers entier, y compris son Gouvernement central — autrement dit pour supplanter Marduk (115-127). Grâce à quoi il obtient enfin ce qu'il désirait : satisfait et charmé de ces louanges démesurées, Erra accepte — sans le dire — de détourner ses attaques de Babylone vers ses ennemis, laissant ainsi à cette ville la possibilité de retrouver sa prééminence (IV : 130-138). Libre de mener à son gré une campagne dont Erra reste le Chef suprême (cf. 141!), Išum se retourne donc contre les plus dangereux de ces ennemis et les abat (138-150), ayant réussi à détourner sur eux la furie et la soif de carnage de son Maître (V : 1). Voilà pourquoi devant le concile des dieux au complet, Erra, en s'expliquant — dans ce langage détourné qu'utilisent en pareil cas les puissants de ce monde, lesquels ne sauraient jamais avoir tort — a presque l'air de s'excuser du mal souffert par Babylone; mais surtout il rend justice à celui qui l'a retenu sur la voie du pire (2-15). Išum, ainsi mis en avant, est trop avisé pour en perdre la tête et se prévaloir des éloges qui lui sont adressés : il préfère, en réponse, tourner à Erra une dernière flagornerie en lui montrant tous les dieux, avec lui, soumis et empressés à ses ordres, et en le proclamant à jamais invincible (17-19). Voilà pourquoi il se sent aussitôt tacitement autorisé à lui « proposer » « sans ambages », et la

ruine définitive des ennemis d'Accad, et la résurrection de Babylone, promise derechef à l'opulence et à la domination du monde (24-38).

d. *Le type d'explication, et le caractère « savant » du Poème.*

C'est ainsi qu'en combinant un récit articulé sur des données mythologiques traditionnelles : la puissance d'Erra et sa vocation native au carnage ; la bellicosité foncière des Sept ; l'intelligence et l'équilibre d'Išum, Kabti-ilī-Marduk a pu construire une texture qui double, pour ainsi dire, par en haut, commande, et par conséquent *explique* la longue et inattendue séquence d'événements historiques par lesquels Babylone a été d'abord plongée dans la défaite et le néant, puis a retrouvé la chance de reprendre sa première place. Par delà les forces matérielles, palpables, visibles, en présence : les envahisseurs, et notamment ceux qu'il tenait, avec raison sans doute, pour les plus dangereux : les Sutû ; dissimulés par les guerres, les révoltes, les luttes intestines, les massacres, les malheurs cumulés, il a discerné et montré l'action des dieux, cachés et agissant derrière ce théâtre, comme ils se silhouettent, au ciel, dans l'*Enûma eliš* (V : 2 ; *Annuaire 1975-1976*, p. 97), par les constellations. Il dévoile fort clairement son procédé lorsque, pour *expliquer* l'insurrection des Babyloniens, il présente leur agitateur comme une sorte de déguisement humain, puis léonin, d'Erra (IV : 3 s et 20.)

Une pareille procédure, où la narration est essentielle à la démonstration ; où la réponse aux problèmes posés (du reste toujours implicitement) est donnée, non par une dialectique conceptuelle quelconque, mais par le simple exposé des aventures et de l'attitude de personnages surnaturels, censées se répercuter sur les affaires de notre monde, c'est essentiellement de la *Mythologie*.

Mais il faut bien comprendre qu'à l'époque où nous en sommes de l'histoire du pays, avec l'usage généralisé, depuis deux millénaires, du discours *écrit*, il ne saurait être question de cette mythologie à l'état, disons : « sauvage » à laquelle nous renvoient ethnologues et anthropologues, parce qu'ils n'ont pratiquement affaire qu'à elle, et dont chaque « récit » devait être forgé pour répondre à une question particulière et simple, qui du reste portait plus volontiers sur le pourquoi des choses que sur les vicissitudes humaines. D'une telle mythologie « originelle », — et peut-être idéale ? — nous ne savons rien en Mésopotamie : tout ce qui nous en resterait a été, depuis les plus antiques textes, avant

le xxv^e siècle, non seulement *écrit*, mais assumé dans une vision *littéraire*, et même dans un *système de pensée*. A peine pouvons-nous subodorer, çà et là, quelques-uns de ces blocs erratiques que nous imaginerions volontiers arrivés tout droit de la nuit des temps, tel celui de « la Rivière qui a tout créé », de certains exorcismes (*Annuaire 1973-1974*, p. 113 s) ou, dans notre *Poème (I : 28)*, « le Mariage du Ciel et de la Terre » (comp. W. G. LAMBERT, *Ancient Cosmologies*, p. 47), « clés » cosmogoniques probables. En réalité, depuis fort longtemps, et toujours davantage au fur et à mesure, le vieux trésor de ces mythes « premiers » a été, non seulement brassé, revu, transposé, modifié, démultiplié, enrichi, mais surtout il s'est ajusté à une vision du monde de plus en plus cohérente, systématisée et universelle, et à une manière de l'aborder et de l'analyser tendant de plus en plus à une certaine abstraction et à une certaine logique. Ce que l'on pourrait appeler la « métaphysique » du cru : ce besoin de rechercher, aux choses qui se voient, des causes invisibles, postulées, imaginées, « déduites », était encore, certes de type mythologique, puisque de telles causes se trouvaient matérialisées en des personnalités vivantes et agissant sur le modèle des hommes. Mais comme, d'une part, les problèmes posés, — toujours implicitement, cela va de soi — ont été, avec le temps, pris de plus en plus haut, sur un plan de plus en plus universalisant, et, de l'autre, que les réponses se sont cherchées, non plus en des « symboles » créés, pour ainsi dire, *toties quoties* et pour les besoins de la cause, mais dans un univers surnaturel doué, en quelque sorte, d'une existence propre, parfaitement organisé et formant un *système*, on se rapprochera de la vérité des mots si, devant des œuvres qui enregistrent de telles préoccupations, et consignent de telles réponses, on parle de *Théologie*.

Dans l'ordre de l'explication de la *Nature* (voir p. 136), le parangon de ces œuvres théologiques reste l'*Enûma eliš* (*Annuaire 1975-1976*, p. 77 ss) : nous avons pu y admirer la mise ensemble, le rebrassement de tout un répertoire de vieux mythes (la plupart déjà utilisés et réutilisés ailleurs); parfois leur épurement, et toujours leur adaptation à la *Weltanschauung* du temps; avec, en tels ou tels cas, la manifeste « création » de thèmes nouveaux pour combler les lacunes de la panoplie explicative traditionnelle — le tout réarrangé, organisé, structuré en une œuvre ample, mais une, cohérente, « logique » et qui, par des *récits*, démontre déjà parfaitement ce qu'elle veut enseigner (*Annuaire* cité, p. 113 s).

Toutes proportions gardées, *Erra* doit être jugé de même dans l'ordre de l'explication de l'*Histoire*. La différence, c'est que, précisément à cause du caractère historique de son sujet, il était malaisé d'y utiliser ou adapter de vieux mythes, forgés par ailleurs pour rendre compte de la nature des choses : aussi n'en avons-nous décelé qu'un tout petit nombre (p. 135 s). Le choix du style « oratoire », au lieu de l'énarration proprement dite (p. 109), permettait d'ailleurs mieux de s'en passer. On ne fera guère preuve de témérité si l'on avance que Kabti-ilî-Marduk en personne, a mis au point le canevas entier, par transposition de modèles anecdotiques, comme la ruse du haut fonctionnaire qui éloigne son supérieur pour en faire à sa tête (p. 153), et par utilisation des données traditionnelles sur les prérogatives et le caractère des protagonistes, adaptés aux péripéties des événements à expliquer (p. 150 ss; et n. 5, p. 113 s). Voilà pourquoi, à la différence de l'*Enûma eliš*, quasiment impersonnelle, l'auteur d'*Erra* — sans parler du passage où il se révèle, en V : 42 s — transparait par endroits, au-delà de son texte, comme lorsqu'il « en rajoute » et place sur la bouche des Sept, qui veulent décider Erra à entrer en guerre, une véritable plaidoirie en faveur de la guerre (I : 46-91), où transparait, en somme, sinon sa propre philosophie du sujet, au moins un écho de celle qu'il connaissait autour de lui (voir encore p. 138 s). On voit très distinctement ici la mythologie glisser vers le discours démonstratif et *les mythes devenir, en somme, de simples arguments*.

De ce passage du récit mythologique au discours logique et dialectique, *Erra* est un exemple multiforme et remarquable, tout autant, mais différemment, que l'*Enûma eliš*. Comme cette dernière, c'est un ouvrage *savant*, parfaitement représentatif de la mentalité, de la vision des choses, du fonctionnement de l'esprit des lettrés de son temps, et plus spécialement des « théologiens ». N'y manquent même pas de ces procédés érudits et abscons d'une exégèse particulière, fondée sur le type même de l'écriture en usage, et connue surtout par la dernière partie (VI 122 - VII : 162) de l'*Enûma eliš*, qui consistait à analyser les *noms* pour avancer dans la connaissance des *choses* (*Les Noms de Marduk, l'écriture et la « logique » en Mésopotamie ancienne*, p. 5 ss de *Essays on the Ancient Near East, in Memory of J.J. Finkelstein*, Hamden, Conn., 1977). W. G. LAMBERT (*AfO*, XVIII, 1958, p. 400 a) avait déjà signalé les plus significatifs, comme l'épithète *ṭābiḫu na'du* « Égorgeur fameux » (I : 4) d'Išum, tirée des (soi-disant) composantes

sumériennes de son nom : *I* (*na'âdu*; *MSL* III, p. 132 : 20) et *ŠUM* (*tabâhu*; *MSL*, XII, p. 101 : 160); et *dipâru* « Torche », appliqué au même en **I : 10**, à cause de la synonymie de ce terme avec *išatu* « feu » (*LTBA* 2, ni I, IV : 23), forme féminine — seule connue en accadien courant, de *išum* (J. J. M. ROBERTS, *The Earliest Semitic Pantheon*, p. 40). Mais il y en a d'autres, encore faciles à discerner — telle la qualification de *namšâru* « Glaive », attribuée au même *Išum* (**I : 12**), parce que ce mot a notamment deux traductions en sumérien : *GĪR* (*CT*, XII, pl. 13, IV : 8), qui évoque phonétiquement un autre nom accadien du « Feu » (*Išum*, plus haut) : *Girru* ⁽³⁷⁾, et *UGUR* (*MSL* III, p. 143 : 203), à la fois désignation de Nergal et du « lieutenant » (*sukkallu*) de Nergal (*CT*, XXIX, pl. 49 : 19 et son // dans XXV, pl. 1 : 21), autrement dit *Išum* en personne (ci-dessus, p. 112) — ou que, démunis de l'extraordinaire érudition des vieux docteurs de Babylone, nous entrevoyons seulement, en vertu des lois du genre telles que nous pouvons les tirer, en particulier, de l'exégèse des « Noms de Marduk » (art. cité ci-devant, p. 159). Par exemple, aux lignes 3 s de la tablette **I**, les qualifications d'*Išum* : « premier fils d'Enlil » (*apil Enlil rêštu*), « porteur de la noble houlette » (*nâš haṭṭi šrti*), « pasteur des Têtes-noires » (*nâqid šalmât qaqqadi*) et « berger [des peuples] » (*rê'i [tênišêti]*), ont chance d'avoir été toutes « extraites » du nom de *Hendur* (écrit *PA*)-*sagga* (choisi à dessein ici), ou par équivalences plus ou moins directes, ou par synonymie : *SAG* donnant *rêštu*, *šrtu*, *šalmât qaqqadi* et [*tênišêti*]; *HENDUR/PA* : *haṭṭu* et probablement les désignations de Pasteur et Berger; et, l'un ou l'autre — on ne voit pas bien lequel — : *aplu* et *Enlil*. De même y a-t-il gros à parier que dans **I : 32-38**, en alignant les « destinées » et prérogatives des Sept, l'un après l'autre, Kabti-ilî-Marduk n'a fait que les tirer de leurs *noms* respectifs,

(37) Celui-ci, il faut le dire, ne figure comme tel, dans notre *Épopée*, qu'en qualité de Feu-actif-et-divin (**I : 33; 113; 141; 181; II c : 28; III c : 17; 50 et IV : 149**; écrit partout ^a*GIŠ.BAR*; une fois seulement, en **IV : 14**, dans l'expression « mettre le feu », on trouve *IZI/išātu*; pour la distinction des deux, comp. *Annuaire 1976-1977*, p. 107 et n.6). Il est intéressant de noter que dans *IV R²*, pl. 21,1 (B) : rev. 17 ss, *Girru* (^a*GIBIL*) est appelé également, comme *Išum* ici, *namšâru* (*sâpin aiiâbi namšâru* — sum. *GĪR.GAL* — *musaḥḥip namtari* : « abatteur des ennemis, glaive qui précipite-à-terre le démon-Namtar »).

que malheureusement il ne nous communique pas et que nous ne connaissons point par ailleurs — du moins ceux auxquels il pensait...

Ce type de « théologie savante », articulée sur un canevas mythologique et qu'après l'*Enûma eliš*, *Erra* illustre si bien, ne paraît plus avoir été productif par la suite : la littérature ultérieure ne nous fournit — à ma connaissance — rien d'équivalent, à la fois par le but recherché, la méthode et l'ampleur du développement. Dans ce domaine de la pensée religieuse, ce qu'il nous reste alors de plus caractéristique, ce sont les « commentaires cultuels » (du genre de ceux étudiés par W. von SODEN dans *ZA*, LI, 1955, p. 130 ss, et cf. *it.*, LII, 1957, p. 224 ss; par B. LANDSBERGER dans *AfK*, I, 1923, 69 ss, ou par Fr. THUREAU-DANGIN dans *RA*, XVI 1919, p. 144), dans lesquels les « docteurs », dans le propos d'expliquer une doctrine ou de résoudre un problème de théologie, ne s'essaient plus à utiliser et adapter d'anciens mythes, ni à en composer de nouveaux, pour les développer et ajuster en une œuvre indépendante et logiquement construite, mais, s'aidant d'une érudition vertigineuse, dont presque tout nous échappe encore et nous échappera peut-être toujours, se contentent de montrer ces doctrines et ces problèmes incarnés et matérialisés dans les personnes, les objets et les actes des cérémonies liturgiques, comme si, renonçant à *créer*, ils se contentaient de *retrouver*. Ce genre de littérature, extrêmement ardu, on l'imagine, n'ayant guère été étudié en soi, nous ne savons dans quelle mesure elle marque, par rapport à celle dont *Erra* semble un couronnement, une certaine continuité, et laquelle, ou une rupture — un progrès ou une régression.

e. L' « arrière-sens » du poème.

Sans parler de tout ce qu'en qualité de « fait social total » (chaque œuvre littéraire comme telle en est un), il peut, si nous l'interrogeons, nous refléter du monde où il a poussé, *Erra* n'avait-il véritablement pour objet que de fournir à ses contemporains une explication de l'ère de malheurs que leur capitale et leur pays venaient de traverser? Sa dernière partie (V : 42-61) suggère, en sus, au moins, un autre but, tout ce qu'il y a de plus immédiat et pratique. Ce qu'*Erra* avait fait, il pouvait le refaire, au détriment des individus comme des populations : c'était un dieu puissant et naturellement porté au massacre. Išum, pour le calmer et détourner ses coups, avait trouvé et enseigné le remède : le flatter, le célébrer en faisant de ses forfaits autant de titres de

gloire. Voilà pourquoi, tout au bout de son œuvre, Kabti-ilî-Marduk s'empresse de souligner que le véritable *auteur* en est Išum en personne, qui la lui a « révélée » (38) et dictée (V : 42 ss), caution et garantie indiscutables de sa propre doctrine. De fait, par sa manière de prendre les excès du terrible Guerrier, de les tourner en prouesses, dont l'énumération à sa louange réussit à le charmer et l'amadoué, ce « Chant » (*zamâru*; V : 49 et 59; comp. *Enûma eliš*, VII : 161) était exemplaire. Aussi Erra en personne est-il alors censé en offrir la connaissance, l'appréciation, la récitation fréquente, ou même la simple présence, sous les espèces d'une copie, comme gage de sa grâce et de sa sauvegarde (V : 49-58), pour *tous* : du souverain au simple sujet (39), en passant par ceux que leur profession-d'aède, de copiste ou de « lettré », mettait le plus à même de fréquenter de tels ouvrages. Qu'une telle promesse, qui faisait de notre *Épopée* comme un talisman protecteur contre le genre de malheurs qu'elle racontait, ait été entendue en Mésopotamie, le nombre de ses manuscrits, et surtout, parmi eux, l'existence de simples extraits, recopiés sur des tablettes dont la disposition impliquait qu'on les devait suspendre dans les maisons en guise d'amulettes apotropéennes (E. REINER, *Plague Amulets and House Blessings*, dans *JNES*, XIX, 1960, p. 148 ss), le démontre assez bien.

Sur quoi vient à l'esprit une double réflexion. Tout d'abord, qu'*Erra* semble nous introduire de la sorte dans le domaine mal connu du culte voué aux dieux « négatifs », c'est-à-dire « méchants » et ravageurs par nature et fonction. Lorsqu'il s'agissait de ces démons, inférieurs aux divinités, que l'imagination mythopoiétique avait élucubrés pour expliquer les maux de chaque jour, on pouvait les chasser, les réduire, avec leur mauvais effets, soit par l'archaïque « Magie », soit par l'Exorcisme qu'elle était devenue assez tôt — autrement dit en recourant aux dieux qui avaient toute autorité sur eux (*Les Problèmes du Mal...*, cité p. 148). Mais que faire lorsqu'on était en butte à ces derniers en personne, et principalement aux plus puissants d'entre eux? Il n'était pas question d'en appeler aux uns contre les autres : en dépit de ses différenciations internes, la famille

(38) L'*Enûma eliš* se terminait aussi en se présentant comme l'objet d'une « révélation » (*taklimtu*) « mise par écrit » (VII : 157 s); mais le Révéléateur (Marduk?) n'en était pas précisé et le rédacteur défini simplement, à la cantonade, comme « un Ancien » (*mahrû*). Comp. *Annuaire 1975-1976*, p. 113.

(39) Idée analogue, mais différemment présentée, et du reste seulement ébauchée, dans l'*Enûma eliš* (VII : 145 s). Comp. *Annuaire* cité, *ibid.*

des dieux restait solidaire. Loin de récriminer contre eux, ce qui n'eût sans doute fait que les agacer davantage, loin de s'en plaindre, et encore moins de les anathématiser ou de se révolter contre eux, on ne pouvait guère, en les implorant — ainsi que les chétives gens devant les puissants de ce monde, leurs oppresseurs — que les flatter de leurs persécutions mêmes, et célébrer comme autant de hauts faits leurs excès et leurs « crimes » — qu'il n'était naturellement pas possible, vu la personne et la nature de leurs auteurs, de tenir pour autre chose que l'exercice normal de leurs pouvoirs et l'accomplissement de leur rôle dans l'Univers. C'est Išum que Kabti-ilî-Marduk charge d'enseigner cette méthode, et la texture même de son *Poème* montre à quel point il la tenait pour efficace.

Ce faisant, notre auteur dévoile le fond de sa pensée. En réalité, le grand protagoniste, le véritable héros de son « Chant », c'était Išum en personne, qui s'était constitué le protecteur de « ses gens » (III c : 30), autrement dit des Babyloniens; qui n'avait jamais cessé de modérer les funestes emportements de son Maître; qui l'avait, en somme — selon son propre aveu public (V : 13 s) — gardé de précipiter les dieux mêmes dans les pires dangers; qui avait fini par détourner ses foudres sur les ennemis d'Accad et par lui arracher pour ce dernier une promesse de résurrection. Mais, cette place éminente, il ne pouvait la revendiquer ouvertement, sous peine d'indisposer l'irascible et sourcilleux Erra; de manquer au protocole, qui ne devait guère admettre la mise en avant d'un *sukkallu* sur son Maître; et de rallumer la fureur de ce dernier, jaloux de se voir supplanté dans la glorification par son « Capitaine ». Prudent comme son héros, Kabti-ilî-Marduk a donc suivi l'exemple de discrétion et de retenue qu'il lui avait si bien fait donner. La seule marque — mais combien significative! — de l'importance hors-ligne qu'il lui reconnaissait en vérité, c'est la place qu'il lui accorde dans ses invocations liminaires (I : 1 ss) : il est le seul qu'il y glorifie, en l'associant, semble-t-il, au Souverain de l'Univers, Marduk, comme pour souligner qu'il existait entre eux une égale détermination, et une égale efficacité, à s'opposer au désordre de l'Univers et au malheur des hommes. C'est seulement ensuite qu'il introduit Erra — et comme le premier acteur du drame qu'il va exposer. Partout, ce dieu y tient la vedette puisqu'il s'agit d'abord de démolitions et de carnages; mais pour peu que l'on sache lire entre les lignes, la louange d'Išum y éclate partout, *dans ses propres actions*, et non pas en formules. Peut-être même son

auteur ne pouvait-il mieux faire, pour exalter discrètement, mais véritablement le personnage d'Išum, que de le présenter, en somme, jouant, face à la force brutale et « négative » d'Erra, le propre rôle d'Enki/Éa auprès d'Enlil : le représentant, ès qualités, de l'habileté et de l'intelligence (ci-dessus, p. 155 s).

Ont régulièrement pris part à la première conférence seule :
M^{me} Fl. MALBRAN et M^{lle} S. LACKENBACHER; à la première et à la seconde : M^{mes} M. GABORIT et A. RIAN; M^{lles} B. ARZENS; F. BRINDEAU; E. CADOUS; B. CAYLA; A. HELIOT; G. KELLERMAN; E. MATSUSHIMA et F. TAMBORINI; et MM. L. BACHELOT; R. EL-KOTT; J. GEOFFROY; B. KERYO et P. ROMAN.
